

Comptes rendus = Besprechungen = Recensioni

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **13 (1953-1954)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Comptes rendus — Besprechungen — Recensioni

SOMMAIRE

INHALT

SOMMARIO

A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine* (J. Corominas), p. 367 — *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais (ALL)* par P. GARDETTE (K. Jaberg), p. 380 — *Atlas linguistique de la Wallonie* (K. Jaberg), p. 387 — F. FALC'HUN, *L'Histoire de la Langue Bretonne d'après la Géographie Linguistique* (J. Corominas), p. 393 — Gace de la Buigne, *Le Roman des Deduis* (J. Rychner), p. 398 — CH. H. LIVINGSTON, *Le Jongleur Gautier Le Leu, étude sur les fabliaux* (J. Rychner), p. 401 — *Cé qu'é lainô, Chanson sur l'Escalade de Genève en langage savoyard* (E. Wiblé), p. 402 — CH. GALTIER, *Le Trésor des Jeux Provençaux* (E. Wiblé), p. 405 — M. MANGOLD, *Etudes sur la mise en relief dans le français de l'époque classique* (P. Tamborini), p. 407 — E. LOMMATZSCH, *Beiträge zur älteren italienischen Volksdichtung* (K. Huber), p. 411 — E. A. DE NEBRIJA, *Vocabulario Español-Latino* (J. Corominas), p. 416 — L. DE VEGA, *Fuente Ovejuna* (E. Seifert), p. 417 — H. OSTER, *Die Hervorhebung im Spanischen* (E. Seifert), p. 418 — *Cancioneiro do Ribatejo* (M. L. Wagner), p. 422 — E. ÖHMANN, *Die mittelhochdeutsche Lehnprägung nach altfranzösischem Vorbild* (E. Luginbühl), p. 431 — A. BANGERTER, *Die Grenze der verbalen Pluralendungen im Schweizerdeutschen* (B. Boesch), p. 434.

A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Troisième édition revue, corrigée et augmentée. Paris. Librairie C. Klincksieck, 1951. XXIV + 1385 pages in-8°, en deux volumes.

Cet ouvrage est désormais un classique; en termes généraux on a le droit de dire qu'il est le meilleur dictionnaire étymologique latin. Sans doute le dictionnaire étymologique de Walde, dans la deuxième

édition remaniée et extrêmement améliorée par M. J. B. Hofmann, offre vis-à-vis de celui-ci certains avantages: Il fournit une bibliographie autrement plus complète; dans les mots d'origine douteuse il donne un choix d'étymologies bien plus large on peut même y trouver d'excellentes ou du moins raisonnables, que Meillet n'a pas acceptées, ce qui d'ailleurs est rare), et il nous fait connaître des renseignements philologiques plus nombreux et souvent précieux. Mais ces avantages sont obtenus au prix d'une accumulation énorme et assez confuse de données diverses, parmi lesquelles il y en a qui sont sans valeur; accumulation dans laquelle même le spécialiste le plus intéressé a des chances de s'égarer, ou de perdre de vue du moins ce qui est essentiel. En revanche, Meillet et Ernout, en travaillant chacun dans les deux domaines préhistorique et philologique qu'ils se sont respectivement réservés dans leur ouvrage, ont réussi à nous livrer un chef-d'œuvre, où un bon goût extraordinaire et un instinct sûr de l'argument et du renseignement décisifs leur ont permis, à l'un, de bien séparer dans l'histoire des mots, de l'indo-européen jusqu'au latin, ce qui est sûr de ce qui est douteux ou improbable, les hypothèses raisonnables ou utiles de celles qui ne le sont pas, passées alors sous silence; et ils ont permis à l'autre de tracer une esquisse de l'histoire documentée de chaque mot latin, en y ajoutant quantité de témoignages toujours précis et pertinents, mais en nombre assez limité pour qu'on ne perde jamais la vue d'ensemble. On retrouve à chaque page le jugement sûr qui permet à Ernout de signaler la vraie filiation historique des différentes significations, l'appartenance des mots à tel ou tel groupe social, à tel ou tel langage technique ou terminologie spéciale; et on y retrouve la science souveraine de Meillet, qui, en se plaçant sur un plan sans doute supérieur à celui de la plupart de ses collègues, met l'accent, dans les problèmes étymologiques, sur l'argument morphologique, décisif en fait d'étymologie indo-européenne, sur la répartition géographique et dialectale des mots dans la langue mère, enfin sur leur appartenance aux couches nobles, populaires ou affectives, aussi nettement séparées dans le vocabulaire indo-européen.

L'éloge de ce livre n'était d'ailleurs plus à faire, et on ne se propose ici que de juger les changements apportés à la troisième édition, et de mettre cette occasion à profit pour signaler quelques erreurs de détail qui se trouvent dans ce livre, comme dans tout ouvrage lexicographique, en nous plaçant surtout au point de vue du romaniste, mais aussi dans celui du linguiste en général. L'auteur de ces lignes puise, en le faisant, dans l'expérience acquise au cours d'une révision profonde de l'étymologie romane, qu'a nécessitée la rédaction de son *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, auquel il renverra par le sigle DCEC.

Ce n'est sans doute pas un hasard si plusieurs erreurs assez importantes se trouvent appartenir à deux domaines assez négligés: celui des noms d'animaux, et celui des emprunts, réels ou supposés, que le latin a fait au grec. Les linguistes ont abandonné ce terrain aux philologues, et nous n'avons que deux compilations, déjà vieilles et faites sans beaucoup de sens critique, par O. Weise (1882) et G. Saalfeld (1884). Or les parlers romans fournissent des témoignages importants, et il n'est pas étrange qu'ils aient échappé à Ernout et Meillet, étant donné que leur information romane provient à peu près entièrement du dictionnaire de Meyer-Lübke, aujourd'hui largement dépassé.

Scarabaeus viendrait du gr. σκαράβειος, c'est en quoi s'accordent Ernout, Walde et, il semble bien, tout le monde, sauf que quelques-uns écrivent σκαράβαϊος. Il est étrange alors de trouver en roman une variante *SCARAFAIUS, bien attestée en Italie, en Espagne et ailleurs, qui a tout l'air d'être une forme dialectale italique; Ernout-M. écartent la difficulté en admettant une contamination par *crabro* 'frelon', mot qui désigne un animal bien différent, mais qui offre une variante *scarafone* dans des parlers italiens à substrat osco-ombrien. Seulement il n'est pas évident que cet / s'explique mieux chez CRABRO que chez SCARABAEUS, puisque le -B- de celui-là ne provient pas d'un BH, mais d'un s. Et surtout ce prétendu mot grec ne se trouve pas dans les auteurs grecs, et il ne figure même pas dans les dictionnaires de cette langue: ce n'est que Pline qui a affirmé que *scarabaeus* vient d'un tel mot grec, en quoi il a été suivi par des auteurs latins postérieurs, et aussi par les modernes, ce qui est plus surprenant, car on sait que les anciens n'étaient pas exigeants en fait d'étymologie grecque et que Pline fait bien souvent des confusions encore plus graves. 'Escarbot' se dit en grec κάραβος, dont on a cité parfois une variante σκάραβος, mais cette variante est tardive, rare et très mal attestée: elle est due sans doute à une confusion (de glossateurs ou de scribes) avec le mot latin. *Scarabaeus* et κάραβος sont probablement des mots apparentés (non empruntés l'un de l'autre), dont la provenance indo-européenne est d'ailleurs douteuse: le mot grec passe pour être pris du macédonien, avec -β- provenant de -BH-; donc *SCARAFAIOS est bel et bien une variante italique de *scarabaeus*, et c'est probablement *scarafone* qui a subi l'influence de *SCARAFAIOS plutôt que le contraire; cf. *DCEC*, s. v. *escarabajo*.

Grillus (que souvent on écrit à tort *gryllus*) viendrait du gr. γρύλλος, ou plutôt γρῦλος; or ce mot grec n'a jamais désigné le grillon mais le porc, et figurativement le congre, et il faudrait une fantaisie débridée pour supposer qu'il y ait en latin une application figurée à un autre animal tellement différent. C'est toujours la gré-

comanie qui est responsable de ce rapprochement, que les linguistes ont accepté par distraction, ou par une fatigue assez naturelle chez le lexicographe. Bien entendu, γρῦλος est une onomatopée du grognement du porc, et il saute aux yeux que *grillus* est une excellente imitation du chant du grillon, mais c'est tout ce que ces deux mots ont en commun. Le caractère onomatopéique ressort aussi du fait que les parlers romans hésitent dans le traitement de la voyelle tonique, l'occitanien *grel*, le port. *grêlo* et le majorquin *grell* postulant GRILLUS, les autres descendants plutôt GRILLUS, mais il est clair que cette longue (ou peut-être brève fermée) est d'une nature spéciale puisqu'elle n'a pas causé la simplification du LL, qui serait de rigueur en gallo-roman et catalan: cat. *grill*, en face de *vila* VILLA, *mil* MILLE, *estela* STÉLLA, *anguila* ANGUÏLLA, etc.

Limax: Ernout-M. et Walde-H. s'accordent aussi à voir un emprunt grec dans le nom de la limace, bien qu'ils reconnaissent qu'un grec λείμαξ n'existe pas à proprement parler, n'étant attesté que par Hésychius. Chose étrange! Car on sait qu'Hésychius est plein de mots siciliens, épirotes, de la Grande Grèce ou même purement latins; un père dont l'existence a été éphémère, locale et même douteuse, aurait eu un fils attesté depuis Plaute jusqu'au XX^e siècle, car il est commun à toutes les langues romanes sauf le roumain, et avec un grand nombre de variantes, en partie difficiles à expliquer. L'argument que l'it. *lumaca* postulerait un accusatif grec λείμακα ne vaut rien, car c'est une variante romane analogique, créée d'après le modèle de singuliers tels que *manica* en face des anciens pluriels *man(i)ce*. Mais des variantes telles que le cat. *llimac*, gasc. *limac*, ast. *llimiago*, galic. *lumáchega*, *lamáchega*, sont assez difficiles d'expliquer par LIMAX: on est tenté de croire qu'au moins quelques-unes remontent à des variantes existant déjà en latin; c'est ce qui est assez sûr dans le cas du port., galicien et léonais *lesma*: on ne peut pas songer à l'expliquer comme une régression du diminutif moderne *lesminha*, comme le dit Meyer-Lübke, d'abord parce que la chute de l'A serait aussi impossible dans un diminutif LIMAC-INA, suivant la phonétique portugaise, que dans le primitif LIMAX; puis parce que la forme ancienne, attestée déjà en 1318, est le féminin *lezme* (dont la terminaison a été féminisée depuis). Étant donné la parenté avec le lit. *sliêka* et autres formes citées par Walde-H., LIMAX doit provenir de LEIMAC-S; d'autre part Ernout pourrait bien avoir raison lorsqu'il admet que l'A devait être primitivement bref, donc une forme italique, latinisée en *LĒMEX, LĒMĪCIS est parfaitement possible, et ce n'est qu'elle qui peut nous expliquer le port. *lezme*, l'interversion de *nz* ou *mz* en *zn*, *zm*, étant normale dans cette langue. Donc LIMAX est un mot ancien et enraciné en italique; cf. DCEC, s. v. *limaza*.

Lutra. Dans le nom de la 'loutre' il y a lieu, au contraire, de soupçonner un emprunt grec, au lieu de la parenté indo-européenne avec le gr. ἔνυδρις, qu'on admet d'ordinaire. Nous ne sommes plus dans le cas de petits animaux, intéressant surtout les gens de la campagne, tels que l'escarbot, le grillon ou la limace, mais ici il s'agit du nom d'une peau très estimée et de l'animal qui en est revêtu, tous les deux objet d'une poursuite et d'un commerce très actifs: l'emprunt est naturel dans ce cas. Si *lutra* venait directement de *UDR-*, nom indo-européen de l'eau, on ne s'expliquerait pas le *l-*, et on aurait peine à comprendre le *-t-*; un emprunt grec, à travers l'étrusque comme il est courant, explique le *-t-* et tout. Or les langues romanes présentent toutes les formes intermédiaires entre la forme grecque et le latin: esp. et Salerno *nutria*, Calabre *ùtria*, Abruzzes *ludre* (dont le *-d-* exige une base à *-D-*), asturien *llondru*, *llóndriga*, Salamanque *luntriga*, *lóntriga* (< **ENUDRIA*, *-TR-*, avec propagation de nasale *[E]*NUNDRIA*, puis dissimilation), etc. Donc le latin vulgaire a connu des variantes diverses, empruntées au grec à des moments, dans des endroits et par des véhicules différents; cf. *DCEC*, s. v. *nutria*.

Camella 'écuelle' serait un diminutif de *camēra*. C'est ce qui est démenti par le roman, car alors l'*e* aurait été bref, tandis que l'esp. *gamella* exige impérieusement *CAMĒLLA*. En espagnol le mot signifie, outre 'auge', aussi 'chacun des arcs formés par le joug dans ses deux extrémités': c'est donc un dérivé de *CAMĒLUS* 'chameau', dont la bosse a été comparée avec cet arc et avec une auge renversée; la variante *CAMĒLLUS* (> esp. *camello*) est déjà attestée en latin (voir *DCEC*), l'astérisque dont Ernout l'affuble n'est pas de mise. L'esp. *gamella* est un mot rustique et populaire, bien attesté à partir des origines de la langue, alors que le fr. *gamelle* et l'it. *gamella* sont des emprunts militaires de l'espagnol, désignés comme tels par les contemporains, et le dernier attesté seulement au XIX^e siècle (Meyer-Lübke est mal renseigné).

Il y a encore bien plus de cas où le témoignage des langues romanes ne fait que confirmer ou renforcer les vues d'Ernout et Meillet. Ce compte-rendu deviendrait interminable si je me proposais d'en dresser la liste, et le devoir du critique est plutôt de signaler des rectifications nécessaires. Je me borne à un exemple intéressant. *Tabanus* 'taon' est selon nos auteurs un mot italique, non latin, ce qui a été mis en doute par d'autres, malgré le témoignage assez clair de l'*f* de l'it. *tafano*. Or les langues romanes offrent dans ce mot d'autres anomalies non explicables par des moyens romans: l'esp. *tábano* et le cat. *tàve(c)*, postulent sans aucun doute une base *TABĀNUS*, alors que l'it. *tafano* et l'occitanien *tavàn* correspondent à *TABĀNUS*: c'est la quantité que signalent les lexicographes latins,

mais remarquons que ni la brève ni la longue ne sont attestées, le mot n'apparaissant que dans des prosateurs; il y a plutôt lieu de croire que la forme originaire a été TABĀNUS, la variante à A long étant due à l'influence du suffixe -ĀNUS; or il est clair phonétiquement qu'une forme TABĀNUS doit être non latine. D'autre part le type francoprovençal, dauphinois et languedocien *tàuno*, *tàuna*, *tóna*, qui selon les endroits désigne le frelon, le hanneton ou une grosse guêpe, suppose sans doute une base TABĀNA ou TAUNA: laquelle des deux que soit la forme correcte, il est évident qu'on ne saurait séparer ce mot du type ibéro-roman TABĀNUS 'taon' (le scepticisme de Meyer-Lübke n'est pas fondé). D'autre part Schuchardt (*Wiener Sitzungsber.* CLXXXVIII, IV, p. 39-40, 77) a signalé la parenté de TABANUS avec l'arabe *dabbān*, *dubbīn*, *ḍabūr*, *zenbōr*, *zunbūr*, noms du taon et de la guêpe répandus en arabe, de Syrie jusqu'en Espagne, et en partie attestés dès le XI^e et le XIII^e siècles; il n'est pas exclu que le mot latin soit un emprunt du punique ou du lybien vu que le béréb. *eddebban*, *eddebab*, pourrait être aussi autochtone en Afrique.

Il me sera sans doute permis de suggérer une explication dans deux ou trois cas où Ernout-M. n'en fournissent aucune. *Armoracia* (-acea), 'raifort', attesté seulement à partir de Pline, mais amplement représenté en roman, doit être un emprunt celtique: le nom allem. *meerrettich* conduit naturellement à voir dans *armoracia* un frère d'*Armorica*: l'*armoracia* était donc un genre de radis qui pousse près (celt. *are*) de la mer (celt. *more*). Tout le monde déclare que l'origine de *cauda* est inconnu, et il serait imprudent de le nier; mais c'est un fait que bien des langues désignent la queue par un mot qui signifie proprement la 'rave' ou le 'navet': esp. *rabo* 'queue' (lat. *RAPUM*); sbcr. *rep*, slov. *rěp*, tchèque *řap*, russe *rěpitsa* 'queue' à côté du v. sl. *rěpitsa* 'navet', *rěpa* 'rave', sbcr. *repa* 'rave'; norv. *rôve*, isl. *rôfa*, v. norr. *rôfa* 'queue', 'partie de la queue', étant le même mot que l'allem. *rübe* 'rave', qui d'ailleurs désigne aussi la partie centrale de la queue du cheval, et l'esp. *nabo* proprement 'navet' a encore le même sens secondaire: serait-il trop hardi de penser que CAUDA est au fond le même mot que CAULIS 'tige', 'tige du chou', 'chou', eu égard au fait que Pline emploie celui-ci dans les sens de 'queue des animaux'? Et ne serait-ce pas le meilleur moyen d'expliquer en même temps la variante *CAULA, *CŌLA, qui est indiscutablement à la base de l'esp. *cola*¹ et de l'it. mérid. *caula*,

¹ L'affirmation qui a été faite que l'ancien espagnol disait *coa* (< CAUDA) est fautive: on ne trouve que *cola* dès le XIII^e siècle, et attesté en masse; de *coa* il n'y a que des exemples très rares, plus tardifs et seulement aragonais (c'est donc une forme à demi cata-

cola 'queue'? J'ai à peine besoin de rappeler que le changement de L en D (*adepts*) est aussi fréquent en latin que celui de D en L (*lacrima, lingua, olere*). Enfin l'explication sémantique de *decrepitus* '(vieillard) caduc' continue encore d'intriguer M. Ernout, qui refuse de croire, à cause du sens étrange du préfixe *de-*, à l'idée de Bréal, suivant laquelle *decrepitus* aurait d'abord été dit d'un mur qui se lézarde: en fait, jamais *decrepitus* n'a été appliqué à des choses, seulement à des personnes; encore moins faut-il penser à *crepare* 'parler' ou à *crepare* 'crever, être défoncé', car ces sens ne surgissent que dans la basse époque (*decrepitus* se trouvant déjà chez Plaute), ou chercher à *decrepitus* une étymologie différente de *crepare*. Il s'agit d'une vraie expression plautine, d'un réalisme populaire et brutal, faisant allusion au *crepitus ventris*: le *decrepitus* est celui qui pète à fond, qui n'a plus le contrôle de ces muscles, qui se conchie (cf. l'étymologie française de l'angl. *pet* 'benjamin, enfant gâté', proposée avec raison par M. Spitzer dans le dernier volume de *Language*); l'usage du préfixe, comme chez *puella defutula*, etc.

Quelques petites remarques, par ordre alphabétique. *Bostar* figure simplement comme composé de *bos*, mais l'opinion de Sonny (*ALLG* 12, 125) suivant laquelle ce serait un emprunt punique (cf. hébr. *bozra* 'basse-cour, écurie') trouve un appui suggestif dans le fait que le nom propre *Bostar* est extrêmement usuel dans des inscriptions puniques, voir *ThLL* s. v.; la conservation de BOSTAR seulement en ibéro-roman n'est pas défavorable à un ancien sémitisme (port. *bostal*, l'esp. *bostar* cité par Ernout ne semble d'ailleurs pas exister, mais en revanche voir *DCEC* s. v. *bosta* et *busto*). *Brisa* 'marc de raisin' serait une latinisation de τὰ βρύττα, d'après l'étymologie de Brück; mais en fait *brisa* est un mot seulement hispanique, attesté chez Columelle et dans des glossaires, et perpétué seulement par le cat. et arag. *brisa*: un hellénisme ne saurait être admis dans ces conditions, et il y a des difficultés phonétiques par dessus le marché; c'est sans doute un mot celtibérien en rapport avec le fr. *briser*, gaul. *brisare*, et c'est à *brisa* que pense évidemment le scoliaste de Perse cité par Ernout: «Brisaeus pater Liber cognominatus... videtur ab uva, quia uvam invenerit et expresserit pedibus (*brisare* enim dicitur exprimere)». *Corrugus* 'galerie de mine', mot hispanique de Pline, ajouté dans la nouvelle édition: Ernout a raison en rejetant tacitement la vieille étymologie *rūga*, peut-être aussi en admettant un rapport avec un autre terme minier hispanique, *arrugia*; mais il faut écarter d'emblée la quantité *corrūgus*, qu'il admet encore comme possible (fondée seulement sur la

lane: cf. cat. *coa*). L'explication de *cola* par croisement avec *culo* est à écarter.

vieille étymologie), car les formes romanes exigent un ũ: cat. *còrrec*, esp. dial. *cuérrago*, *cuérnago*, port. *córrego*, 'ravin' (voir DCEC).

Curcuma 'muselière', *curcuba* chez Chiron, *cucurba* chez Isidore 'paquet de cordes enroulées dans les bateaux': on ne rejette ni n'accepte l'étymologie grecque admise par d'autres, mais il est clair que *κούρκωμον* n'apparaissant pas avant Malalas (VI^e siècle) ne saurait être la source du mot latin, et le *ou* de la variante *κούρκουμον* enregistrée seulement par Hésychius dénonce aussi une provenance latine; la forme primitive doit être *cucurba* ou plutôt *cucurva*, car il s'agit du féminin de l'adjectif *cucurvus* 'recourbé' attesté chez un auteur espagnol tardif et formé par reduplication intensive de *curvus* (cf. *cucurbita*, etc.); on est passé du rouleau de cordes à la muselière, par analogie de forme; l'esp. *corcovado* 'bossu', *corcova* 'bosse' et *corcovo* 'courbette de cheval' nous livre la contre-épreuve du fait que le sens primitif est bien 'courbé'. Au lieu de *firmus* M. Ernout atteste *firmis* dans l'Itala et l'explique par l'influence de *fortis* ou d'*infirmis*, en ajoutant que les langues romanes attestent *firmus* et démentent par conséquent l'*i longa* des inscriptions; mais il aurait dû ajouter que l'esp. *firme*, qui vérifie l'existence de la forme de l'Itala, est parti précisément d'une base à voyelle longue. *Ictus* serait prolongé par un port. *eito* 'série', ce qui est important car cela demanderait la quantité *ictus*, en désaccord avec plusieurs scansiones et graphies archaïques de *icere*; en fait il n'y a que la locution port. *a eito* 'en série', avec une correspondance esp. dial. *a echo*: or celui-ci semble bien un dérivé de *echar* JACTARE, et au fond rien ne s'oppose à ce que le port. *a eito* ait la même origine, car le *j*-a pu se perdre par dissimilation (dans une autre position il a été dissimilé différemment, dans le verbe port. *deitar* JACTARE).

Longauo: la variante *longao* est attribuée à Caelius Aurelianus et à Végèce, *longano* à Apicius et à Chiron; c'est sans doute le contraire, comme l'a indiqué M. Niedermann, et en fait *longano* est une forme bien tardive et secondaire, due à la contamination du type roman LUCANICIA (*lucana*, *lucanica*), d'où l'esp. *longaniza* et ses parents (avec propagation de la nasalité), famille que Meyer-Lübke veut encore dériver, à tort, de *longano*; *longano* ne saurait être expliqué par une insertion phonétique de *-n-* entre voyelles, comme le fait M. Niedermann, un *n* «antihiatique» n'existant pas. *Nutrio* est pourvu d'un signe de longue sur l'*u*, comme on le fait d'ailleurs dans tous les dictionnaires latins; mais les langues romanes supposent *nūtrio* unanimement, et est-il bien sûr que les latins aient prononcé avec une longue? Sans doute les poètes scandent souvent le mot avec cette quantité, mais ils auraient en tout cas le droit de

le faire «par position»; du point de vue étymologique *nū-* et *nū-* semblent également possibles. *Planca* 'planche' n'est sans doute pas un dérivé de l'adjectif *plancus* 'aux pieds plats', idée bien forcée au point de vue sémantique, mais, comme l'admettent tous les romanistes, une variante de l'hellénisme *palanca*, *palagga*, bien qu'en partie incorporée à la famille autochtone de *planus*, grâce à la mutilation phonétique; on peut même douter de l'existence réelle de l'adjectif *plancus*, puisqu'il n'est attesté que par Festus: celui-ci a pu ne faire là qu'une étymologie arbitraire en rapprochant de *planca* le nom de personne *Plancus*, dont le sens est en fait inconnu.

Spasmus: Ernout se rallie à l'explication qu'a donnée Niedermann des variantes tardives *pasmus* et *spalmus*, *spaumus*, comme dues à une contamination avec *παλμός* 'pulsation', 'palpitation'; mais ce mot est tout à fait inconnu en latin, et Jud a sans doute eu raison en expliquant *spaumus*, *-lmus*, par un changement de terminaison assez ordinaire en latin de basse époque (*phantasma* > *phantagma*, *-auma* > fr. *fantôme*; *smaragdus* > *smaraudus* > fr. *émeraude*, esp. *esmeralda*, etc.); étant donné la date très tardive de *pasmus* (Marcellus Empiricus) et le fait que le français ne connaît l'aphérèse que dans le verbe *pâmer*, il semble bien qu'il faut expliquer cette forme par une dérivation régressive dans laquelle on a cru que *SPASMARE* contenait le préfixe *EX-*. *Trimodia*: on adopte ici l'étymologie de Meyer-Lübke d'après laquelle le fr. *trémie* et toute sa famille romane proviendraient du lat. *trimodium* 'mesure de trois muids' – ce qui manque de toute base sémantique: l'étymologie de *trémie* est tout autre, voir *DCEC*, s. v. *tramoya*. *Varo*, *-as* signifierait 'recourber': c'est un mot propre aux agrimenseurs, qui y signifie certainement 'passer (un cours d'eau)', et qui a été conservé par le v. port. *varar* 'traverser', port., esp., cat. *varar*, it. *varare*, qui signifient tantôt 'lancer (un bateau dans la mer)', tantôt au contraire '(l'en) retirer', et qui dans l'origine exprimaient l'idée de 'traverser la ligne des brisants, des lames côtières'; pour l'histoire de ces mots romans, et pour une étude du sens de *varare* dans ses témoignages latins, voir *DCEC*, s. v.

Il est temps de parler des caractéristiques de la nouvelle édition et des changements que M. Ernout a introduits dans le texte. La troisième édition apporte moins de modifications à la deuxième que celle-ci par rapport à la première. Il y a eu alors un gain de 76 pages; maintenant le nombre des pages est augmenté de 201, mais cela est dû à la composition du livre avec des caractères plus grands, le nombre de lignes par page étant par conséquent diminué: la deuxième avait à peu près un total de 64 000 lignes, qui maintenant sont devenues quelque 65 000, mais la différence entre le nombre

des mots du texte des deux éditions doit être bien plus petite, presque nulle, car il y a maintenant un peu moins de mots par ligne, et la séparation entre les articles consécutifs est un peu plus large. Cependant le texte a été considérablement amélioré. Ce ne sont d'ailleurs que des changements de détail, même des détails menus, mais ces détails sont nombreux, et de temps en temps – ce qui, d'ailleurs, est rare – on rencontre des remaniements assez développés: p. ex. l'article *scheda* de deux lignes est changé maintenant en *scida*, 9 lignes, les articles *dracuma*, *dravoca*, *drino*, *durco*, etc. subissent des élargissements moins considérables. Assez souvent on a ajouté des indications bibliographiques, quelques précisions philologiques utiles, des renvois çà et là qui manquaient dans les éditions antérieures; tout cela doit être accepté avec reconnaissance, même par ceux qui en rigueur n'en ont pas besoin: les commençants ou les gens cultivés sans préparation spéciale, étaient déconcertés en constatant que le verbe *discepto*, p. ex., ne figurait pas du tout à sa place alphabétique, alors qu'un linguiste plus éclairé n'hésitait pas à la chercher dans l'article *capio*, où il a figuré toujours, mais le renvoi, ajouté maintenant, épargne du temps et de la réflexion même au latiniste le plus exercé, et par conséquent il est utile.

Surtout des articles nouveaux ont été ajoutés. Il y a eu aussi quelques suppressions, d'ailleurs rares: M. Ernout a procédé bien sagement en éliminant quelques mots de glossaires sans appui dans la langue commune, quelques *hapax* suspects d'être dus à des erreurs de scribe ou à d'autres corruptions, de rares emprunts qui probablement n'ont jamais été employés dans la langue vivante; ce sont des mots tels que *scama*, *scaua*, *carifesta*, *datioca*, *massio*, *negritu*, pour lesquels il y a de bonnes raisons pour douter qu'ils aient jamais correspondu à rien de réel. Je ne vois que deux cas où il a été sans doute trop rigoureux: *sciodia*, représenté en roman et sans doute d'origine gauloise¹; et *scincus* 'espèce de petit lézard africain' et 'satyrion, plante', attesté dans cinq passages d'auteurs différents, sous cette forme et sous la forme *stincus* (cf. Sofer, p. 10)², et qui est probablement intervenu dans le changement de *LENTISCUS* en *lestincu*, *lestincanu*, *illhincanu*, *stincu*, *stingiu*, etc., dans bien des parlers de Sardaigne et du sud de l'Italie.

La quantité des articles ajoutés est bien plus grande. Le nombre en est inégalement distribué dans les différentes parties du livre: il s'en trouve surtout dans les lettres où de nouveaux fascicules du

¹ Cf. HUBER, *Wörter und Sachen*, Beih. 2, 52; COROMINAS, *Vocab. Aranés*, s. v. *libya*; REW 4996.

² Le *t* est dû à une dissimilation, comme dans l'it. *stinco* 'tibia' provenant du longob. *skinko* = allem. *schinken* 'jambon'.

ThLL et du dictionnaire de Walde-H. ont paru après la publication de la deuxième édition – ces ouvrages, comme il est naturel, ayant souvent été la source –, mais il y en a aussi quelques-uns dans les parties antérieures (qui avaient subi un élargissement plus considérable dans la 2^e édition) et un peu plus dans les parties du livre pour lesquelles ces deux sources restent encore inédites; ainsi en parcourant les 31 pages de *sc-* à *sep-* j'y trouve 6 articles nouveaux, et dans les 31 pages de *di-* à *du-* il y en a deux. La plupart, 6, sont des hellénismes, en outre il y a un germanisme (*druclis*) et un mot tardif qui serait d'origine inconnue, *scopa* 'espèce de plante': il y aura lieu d'examiner, ce qui est vraisemblable, si ce *scopa* était semblable au genêt, puisque l'aran. *escoba* est le genêt et que la même désignation s'étend à plusieurs parlers catalans et espagnols, ce qui confirmerait le soupçon de l'identité avec *scopae* 'balai' déjà exprimé par M. Ernout (on connaît l'emploi de plantes semblables au genêt pour faire des balais).

Dans l'intérieur des articles existant déjà dans la deuxième édition, les modifications affectent surtout le côté philologique de l'ouvrage; la partie préhistorique et proprement étymologique, étant l'œuvre de Meillet, décédé avant l'apparition de la deuxième édition, a été laissée à peu près intacte. Avec raison évidemment. Dans les cas où il a fait des exceptions, M. Ernout a procédé avec du sens et du bon goût, et il ne manque pas alors de laisser la responsabilité de l'idée à l'auteur de celle-ci, en renvoyant à son article; c'est ce qu'il fait par exemple avec la curieuse étymologie sémitique, indiquée par M. Niedermann, pour le mot de l'indo-européen commun représenté par le lat. *paelex*. Il le cite aussi pour l'origine de *persus* 'foncé', qui serait issu de *pressus* par métathèse, ce dont M. Ernout doute, et il a grande raison au point de vue phonétique, car de telles métathèses ne sont guère possibles sous l'accent; il est vrai que l'idée est irréprochable sémantiquement, cf. port. *preto*, esp. dial. *prieto* 'brun', 'noir', dérivé d'*apretar* 'presser' (dont l'origine est tout à fait indépendante de *premere*). Il a eu raison, à mon avis, de ne pas incorporer dans son article *pōns* l'explication de Meringer, adoptée par MM. Bonfante et Niedermann, d'après laquelle le changement de sens 'chemin' (i.-e.) > 'pont' (lat.) serait dû à l'établissement des italiques dans les «*terramare*» de la plaine du Pô, parce que le chemin qui intéressait le plus ces lacustres, celui qui menait à leur habitation, était un pont; on sait que c'est par le pont du Tibre à Rome que passait le chemin principal conduisant du nord au sud de l'Italie, et on peut croire, au moins tout aussi bien, que c'est cette coïncidence des deux choses qui a amené le changement de sens: n'oublions pas que c'est la situation sur ce pont qui a livré aux Romains et aux Latins leur prépondérance en

Italie, et qu'un fonctionnaire de l'énorme importance du *pontifex* romain lui doit son nom.

Les changements non étymologiques sont plus nombreux, et ils sont presque toujours heureux et très opportuns. Dans l'article *panus*, cependant, M. Ernout ajoute un troisième sens 'espèce de tumeur', et il incline maintenant à nier que les deux sens principaux 'bobine' ou 'fil du tisserand' et d'autre part 'épi à panicules' aient une même source étymologique (gr. *πᾶνος* ~ *πῆνος* 'bobine'); cependant l'esp. *mazorca*¹ 'fusée, masse de fil', 'bobine', qui a pris aussi le sens d' 'épi de maïs' nous prouve que la comparaison de la masse de fil avec l'épi à panicules et d'autres objets de forme semblable est vraiment quelque chose de courant. L'une des innovations les plus utiles de la nouvelle édition a consisté à ajouter les mots celtiques et germaniques pris du latin, ce qui contribue beaucoup à nous donner une idée de la vitalité des mots latins dans le Bas Empire. On l'a fait d'après les ouvrages fondamentaux de Vendryes, Loth, Pedersen et Kluge, et cette addition est faite d'une façon bien satisfaisante, bien qu'on aurait pu glaner encore des faits et des idées très intéressantes à cet égard dans le travail lumineux de Jud, *ZRPh.* 38. J'aurais voulu cependant qu'on indique d'une manière plus claire le caractère emprunté de ces formes celtiques, qui, dans certains cas, peuvent être mal comprises par les lecteurs comme si elles étaient des mots hérités directement de l'indo-européen (ou de toute autre langue), frères et non fils des mots latins; c'est ce qui ne manquera pas d'arriver dans l'article *camisia* (attendu qu'on donne comme possible une origine gauloise), alors que le *s* du breton *hefis* et le *s* et le *m* du gall. *camp*s prouvent péremptoirement qu'ils ont été empruntés au latin.

M. Ernout a dépouillé soigneusement les divers comptes rendus de la deuxième édition, et il en a mis à profit les remarques d'une façon complète et judicieuse. En particulier il a utilisé largement le compte rendu, excellent et très riche, qu'a publié ici même M. Niedermann (5, 175-188). J'ai déjà remarqué que dans un petit nombre de cas il s'en est écarté, et qu'il avait là de bonnes raisons. Il a bien fait aussi en ne supprimant pas son article *bromus* (dont la dérivation assez riche prouve le caractère populaire en latin) et *caryon*, bien représenté dans les langues romanes (bien qu'un bon nombre des représentants que lui attribue le *REW*, 1726, soit probablement faux). Il est très rare qu'il néglige les remarques de Niedermann, comme il lui arrive, par mégarde je crois, dans *lucer-*

¹ Avec le port. *maçaroca* 'fusée' et le basque *mazurka* 'navette de tisserand', 'fusée', il provient sans doute de l'ar. *māṣūra* 'navette de tisserand' et 'fusée', croisé avec les synonymes *horca* et *roca*.

naria (p. 665); il a suivi le conseil de ce savant en changeant son en-tête *gluttus* en *glutto*, mais il n'a pas osé supprimer la variante *gluttus* tout à fait, en tenant compte de ce que Meyer-Lübke lui signale des descendants romans; mais Meyer-Lübke a tort, car le v.fr. et v.prov. *glot* sont des cas sujets provenant du nominatif *GLUTTO*, et l'it. *ghiotto* ne saurait prouver l'existence d'un **GLUTTUS* pas plus que l'it. *ladro* p. ex. ne provient d'un **LATRUS* inexistant, mais bien de *LATRO*¹.

Mais dans des cas infiniment plus nombreux, tout ce qu'il y avait d'utile dans ces comptes rendus est passé dans la nouvelle édition. Et c'est justement ce qui m'a persuadé de l'utilité d'un nouveau compte rendu. Un ouvrage fondamental tel que celui-ci devra faire encore l'objet de nouvelles rééditions, et dans les ouvrages lexicographiques il y a toujours des retouches importantes à faire. Voilà pourquoi c'est sur les corrections que j'ai porté surtout l'attention, sans m'arrêter à dire tout le bien que je pense de ce livre admirable. Ce qui était tout à fait innécessaire: d'autres l'ont fait déjà avec plus d'autorité. Il ne me reste qu'à faire des vœux pour que, le moment d'une nouvelle édition venu, la maison Klincksieck ne marchande pas à ce grand ouvrage les soins et les dépenses nécessaires pour lui donner une présentation digne du contenu. À cet égard je dois constater que l'édition présente est malheureusement bien moins bonne que la deuxième. Le livre est devenu, sans utilité, plus volumineux et bien moins maniable, divisé en deux volumes; l'impression photomécanique n'a pas été seulement la cause de ce défaut, mais les diacritiques et certains caractères sont devenus maintenant difficiles à lire en dépit de l'emploi d'un corps typographique plus gros². La présentation n'est plus digne de l'excellence du livre³.

The University of Chicago
Institut d'Estudis Catalans

Joan Corominas

★

¹ Il aurait pu citer l'article de Niedermann dans un petit nombre de cas où il n'a pas cru nécessaire d'en reproduire les données (p. ex. sous *ploximum* et *pittacium*).

² L'ouvrage a donc dû être recomposé en entier, et M. Ernout n'y a sans doute pas épargné sa peine dans la correction des épreuves, car l'impression est d'une correction parfaite. Voici les rares errata que j'ai notés: p. 7 *abyssus* lire «non attesté» au lieu de «nom attesté»; p. 136 *brutes* Mésie, non Moselle; p. 323 on annonce un «addendum à la fin de l'ouvrage» qui ne se trouve pas là; p. 750 *murena*, lire *Licinia* pas *Lucinia*; p. 1035, *sānxi*, non *sanxi*; p. 1090, *serna*, lire *sarma* en deuxième lieu, non *sarna*. Un renvoi à mon

Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais [ALL] par P. GARDETTE, avec la collaboration de P. DURDILLY, S. ESCOFFIER, H. GIRODET, M. GONON, A.-M. VURPAS-GAILLARD. Vol. I, publié avec le concours du Centre national de la Recherche scientifique par l'Institut de linguistique romane des Facultés catholiques de Lyon. 1950. – Vol. II, 1952.

Man kann, je nach dem Ziel, das sie verfolgen, zwei Arten von regionalen Sprachatlanten unterscheiden. Die einen wollen Teilstücke eines großen, meist national begrenzten Mundartgebietes vollständiger und genauer zur Darstellung bringen, als es die Landesatlanten vom Typus des französischen, des italienischen und des rumänischen Sprachatlantes (*ALF*, *AIS*, *ALR*) tun. Die andern stellen sich zur Aufgabe, ein kulturell und sprachlich möglichst geschlossenes Sondergebiet in seiner Eigenart zu erfassen. Der Blick ist im einen Falle auf das Ganze, im andern auf das Besondere gerichtet. Die Regionalatlanten vom ersten Typus sollen sich zu einem Gesamtatlas zusammenfügen lassen wie die Einzelblätter eines topographischen Kartenwerkes; der zweite Typus trägt seine Berechtigung in sich selbst – er entspricht, um beim Vergleich zu bleiben, der kartographischen Darstellung einer durch geographische Besonderheiten charakterisierten Landschaft. Teilatlanten der ersten Art müssen nach einheitlichen Gesichtspunkten und nach festen Vorschriften vorbereitet und fertiggestellt werden; die Materialsammlung geschieht mit Hilfe eines im wesentlichen gleichbleibenden Erkundungsschemas. Dagegen erfaßt man den besondern Charakter einer sprachlichen Landschaft in vollem Umfang nur dann, wenn man die sprachlichen und eventuell die sachlichen Bestandaufnahmen weitgehend ihren Besonderheiten anpaßt, d. h. wenn man die Erkundung spezialisiert¹.

DCEC (s. v. *sarna*), où je signale des représentants romans de *SARNA* et de *SERNA*, serait le bienvenu.

³ La nuance de précipitation marquée par Caton comme distinctive de *festinare* (p. 410) en face de *properare* n'est certainement pas constante, mais le sens 'être troublé, s'affairer, se précipiter' est bien assez général chez les auteurs archaïques, voy. Térence, *Ad.* 323, *Eun.* 650, *Heaut.* 125, Plaute *Stich.* V, iii, 4, *Cas.* IV, i, 5, et plusieurs passages de Salluste. Chez Térence il n'a pas d'autre sens, et Donat glose «*perturbari et commotum esse*», «*turbari et trepidare*». Cela n'est pas sans ébranler l'étymologie d'Osthoff (sur laquelle Meillet ne se prononce pas, tout en la citant).

¹ Über die Berechtigung, die Vorteile und die Gefahren der einen und der andern Zielsetzung sowie über das Verhältnis der regiona-

Dem ersten Typus gehören – wenigstens nach ihrer ursprünglichen Konzeption – die von A. Dauzat projektierten und zum Teil in Ausführung begriffenen Regionalatlanten an, zum zweiten gehört der hier zu besprechende lyonneseische Atlas. Welche Ziele sein Initiator und tatkräftig zugreifender Leiter verfolgt und nach welchen Methoden er sammelte und sammeln ließ, hat er deutlich genug an mehreren Stellen gesagt¹. Ich fasse seine orientierenden Mitteilungen kurz zusammen und füge bei, was mir zur Charakterisierung des Werkes nötig scheint.

Der *ALL* bezieht sich auf den westlichen Flügel des Frankoprovenzalischen, der im Norden an das Französische, im Westen und Süden an das Provenzalische grenzt. Seine Bedeutung liegt in erster Linie darin, daß er die bisher mehr auf die alpinen Gebiete ausgerichtete Forschung zum alten Ausstrahlungszentrum der frankoprovenzalischen Mundarten, zu Lyon, zurückführt und ihr neue Ausblicke nach Westen eröffnet. Besonderes Interesse erregt aber auch die Auseinandersetzung dieser eigenständigen westfrankoprovenzalischen Dialektgruppe, von der wir auch mittelalterliche Zeugen besitzen, mit zwei in Gegenwart oder Vergangenheit literarisch bedeutsamen Kultursprachen. Wir wohnen hier der Zersetzung und dem Abbau eines sprachlichen Sondergebildes bei, das, geographisch eingekeilt, von zwei mächtigen Gegnern erdrückt wird.

Das Kerngebiet des Gardette'schen Atlases, das von den Departementen Rhône und Loire gebildet wird, ist identisch mit der alten Grafschaft Lyonnais-Forez und entspricht noch heute der Diözese Lyon. Es ist mit 44 Untersuchungsorten vertreten. Dazu kommen die in willkommener Weise zum Vergleich herbeigezogenen angrenzenden Departemente mit 31 Punkten. Das dünne, in den Departementen Rhône und Loire nur acht Ortschaften umfassende Netz

len zu den nationalen Atlanten soll in einem in der nächsten Nummer dieser Zeitschrift erscheinenden Aufsatz gehandelt werden. Ich werde dort auch auf einige Fragen zurückkommen, die den lyonneseischen und den wallonischen sowie den in Vorbereitung stehenden gascognischen Atlas betreffen.

¹ Cf. besonders *VRom.* 9 (1946/47), 384–387 und *Français mod.* 19 (1951), 13–19. Die ausführliche Einleitung zu dem Werke soll später erscheinen. Sie wird hoffentlich auch das Questionnaire enthalten. Die Mitteilung des Fragebuches ist bei jedem derartigen Unternehmen eine dringliche Forderung. Es ist nicht nur ein Dokument, dessen man zur Beurteilung der Sammelmethode und des gesammelten Materials bedarf; jedes sorgfältig ausgearbeitete Fragebuch trägt auch zur Vervollkommnung künftiger Enquêtes das seine bei.

des *ALF* ist also um das Fünfeinhalbfache verdichtet worden, eine Tatsache, die an und für sich die Wiederholung der Enquete rechtfertigt.

Der oben angedeuteten Zielsetzung entsprechend wurde die Fragestellung weitgehend auf den bürgerlichen Vorstellungskreis eingeschränkt, Gemeinsprachliches, das der Franzöisierung unterliegt oder im *ALF* genügend dargestellt erschien, durch Spezifisches ersetzt. Als Exploratoren waren neben Gardette selbst ein Schüler und vier seiner Schülerinnen tätig, die alle durch ihre Herkunft oder durch ihre dialektologischen Studien mit dem ihnen zugeteilten Untersuchungsgebiet vertraut waren. An den einzelnen Orten, die sie selbst als die konservativsten auswählten, befragten sie während des Sommers mehrere Gewährspersonen, soweit möglich im familiären Gespräch und unter Hinweis auf die terminologisch zu erfassenden Gegenstände. Das eingebrachte Material wurde von der ganzen Arbeitsgruppe während des Winters auf provisorische Karten eingetragen und gemeinsam besprochen. Je nach den Ergebnissen der Aufnahmen und der Besprechungen korrigierte und ergänzte man das Fragebuch, worauf die Exploratoren ein- bis zweimal in ihren Sektor zurückkehrten, um Nachkontrollen und Ergänzungen vorzunehmen. So wurde die Einheit der Sammelmethode gesichert und die Zuverlässigkeit des Erfragten erhöht. Es ist anzunehmen, daß man dank diesem elastischen Verfahren, das sich besonders für Regionalenqueten eignet, die Zufälligkeitsergebnisse einer einmaligen raschen Befragung weitgehend vermied und die kleinen Ungenauigkeiten der phonetischen Notierung und der semantischen Erfassung des gesammelten Materials verminderte, die man gemeinhin und oft einseitig übertreibend den Großatlanten zur Last legt.

Das Questionnaire, dessen Kenntnis ich der Liebenswürdigkeit seines Verfassers verdanke, wurde nicht auf Grund anderer Fragebücher zusammengestellt, sondern beruht auf den Erfahrungen, die der Leiter des Unternehmens und seine Mitarbeiter auf ihren dialektologischen Wanderungen gemacht hatten. An sich ein kleines Meisterwerk, paßt es auf die besondern Verhältnisse des zu erforschenden Dialektgebietes wie ein gutgeschnittenes Kleid auf den Leib des Bestellers. Sehr oft sind die zu erwartenden Wörter wie in den Fragebüchern der schweizerischen «Idiotica» angegeben, eine Einladung an die Exploratoren, veraltetes Sprachgut aus tieferen Gedächtnisschichten heraufzuholen. Der Gardette'sche Atlas reicht überhaupt nahe an die Mundartwörterbücher heran, und der Benutzer macht sich Gedanken über die Vorteile und Nachteile der einen und der andern Darstellungsform bei so weitreichender Erkundung. Der *ALL* geht bis zu den Grenzen, die den Atlan-

ten gesetzt sind. Wie weit die Spezialisierung getrieben wurde, sei an einigen Beispielen gezeigt, die ich dem zweiten Bande entnehme. Auf die Herstellung des Brotes und auf seine Beschaffenheit usw. bezogen sich im Questionnaire 43 Fragen. Die Antworten wurden auf 21 Karten (Nrn. 406–426) ausgewertet, wozu reiche sachliche Angaben und terminologische Ergänzungen kommen, die sich zur kartographischen Darstellung nicht eigneten. Über die 14 entsprechenden Karten des *AIS* hinaus (II, 234–241, V 985, 986, 989–991), die zum Teil von denen des *ALL* abweichen, findet man bei Gardette: la corbeille pour mettre lever les pains, la raclette du pétrin, le fournil, chauffer le four, essayer le four, ils se sont baisés (scil. les pains dans le four), refroidir, où met-on la provision de pain?, une bonne fournée, le pain-gâteau, le croûton du pain, (le pain est) mal levé, entamer le pain. Noch deutlicher tritt die sachlich-lexikalische Detaillierung hervor, wenn man den *ALF* und das Questionnaire von Dauzat vergleicht. Der *ALF* enthält, wenn ich nichts übersehen habe, nur vier auf Brot und Brotbereitung bezügliche Ganzkarten (four, levain, pain, pétrin), wozu sechs Halb- und Viertelkarten kommen. Im Questionnaire von Dauzat zähle ich acht hiehergehörige Fragen. – Weniger auffällig sind die Unterschiede im Kartenbestand des Abschnittes Wäsche (*ALL* II, K. 635–647). Hier stehen sich gegenüber 13 auf 23 Fragen beruhende Karten des *ALL*, 9 des *AIS* (VIII 1522–1526, 1528–1530, dazu viel Ergänzungsmaterial und sachliche Angaben), sechs Ganzkarten und eine Halbkarte des *ALF* (battoir, cuve, lavoir, faire la lessive, eau de lessive, tordre le linge, planche à laver), während das Questionnaire von Dauzat sieben Fragen vorsieht, von denen sechs den Karten von Gilliéron entsprechen. Die Eigenart des *ALL* tritt aber auch hier zutage, wenn man seine Aufmerksamkeit den anderwärts nicht figurierenden Karten zuwendet: la bonde, le trépied, 'essaguer', mettre le linge dans le cuvier, le charrier, couler la lessive, le 'jetoir', étendre le linge. Welche Verästelungen des Sachlichen und des Sprachlichen der *ALL* berücksichtigt, ersieht man auch etwa aus Karten wie 522: elle (scil. la femelle d'un oiseau) a abandonné sa couvée, 525: des chiures de mouches, 535: le pou du mouton, 536: la tique du chien, 545: (le lièvre est) au gîte, 546: (le lièvre est) gîté, 549: 'le rat tuilier' usw. Was damit beabsichtigt wird, ist offensichtlich: im Kleinen soll das Charakteristische, in seinen sprachlichen Entsprechungen das Originelle erfaßt werden. Das gelingt denn auch in oft überraschender Weise. Aus verborgenen Adern quillt altes Sprachgut, und lokale Sprachschöpfung entfaltet ihren Reichtum. Auf den Karten 268: les germes de pomme de terre, 269: dégermer les pommes de terre taucht neben *GERMEN*, 'brout', *PULSARE* und ihren Ableitungen *PULLUS* auf, das schon Cato und Palla-

dius in der Bedeutung 'junger Zweig' belegen; dazu Ableitungen vom Typus 'dépouler' und 'épouler'. Die Karte 411: chauffer le four liefert zwei Belege für 'chaillir' < CALERE (cf. *FEW*), die dem *ALF* (K. 257: chauffer la chambre) entgangen sind, dazu ein 'chaler' in der Legende. K. 522: elle a abandonné sa couvée ergänzt mit dieser merkwürdig spezialisierten Bedeutung den Artikel ABHORRESCERE des *FEW*. Die K. 650: déchiré de haut en bas zeigt die Verbreitung des schon altprovenzalisch belegten Verbums *escoisendre*, nach dem die Exploratoren sich zu erkundigen angewiesen waren (cf. *FEW* sub CONSCINDERE) usw. Kein Zweifel, daß auch die Mannigfaltigkeit des lokalen Wortschatzes weit über den *ALF* hinaus erfaßt wurde. Doch bemerkt man beim Vergleich von Parallelkarten der beiden Atlanten nicht selten, daß diejenigen des *ALF* im Rahmen der Möglichkeiten, die sein dünnes Punktnetz bietet, erstaunlich weitgehend mit denen des *ALL* übereinstimmen.

«Nous avons écarté de notre questionnaire», lesen wir *FM* 19, p. 14, «les mots abstraits, les mots de métier, les mots de la vie urbaine, pour lesquels l'*ALF* est tout à fait suffisant, et nous nous sommes cantonnés dans le vocabulaire concret du paysan.» Die Befragten hatten nur über Sichtbares und sonst absolut Vertrautes Auskunft zu geben. Das ist sicher eine Garantie dafür, daß man bodenständiges Material erhält. Aber es stellt sich die Frage, ob eine derartige Einschränkung des Umfangs der Enquete nicht ein allzu primitives Bild von dem im Sprachlichen sich spiegelnden Erlebnisbereich einer ländlichen Bevölkerung gibt und ob damit das sprachliche Leben der zu charakterisierenden Gegend ausreichend erfaßt wird. Der Hinweis auf den französischen Sprachatlas genügt nicht zur Rechtfertigung der Beschränkung auf das Konkrete und Kulturferne, gehört es ja doch wohl auch zu den Aufgaben des Regionalatlases, die groben Linien des Großatlases feiner zu ziehen und die Auseinandersetzung der Gemeinsprache mit der Mundart in ihren intimeren Formen zu erfassen. Zu welchen interessanten Beobachtungen das verdichtete Netz des deutschen Sprachatlases und der sich daran anschließenden kleinräumigen sprachgeographischen Studien in dieser Hinsicht führt, mag man aus dem so allseitig und minutiös orientierenden Buch von W. Henzen über Schriftsprache und Mundarten ersehen, das eben in zweiter Auflage erschienen ist¹. Gardette kann gewiß darauf hinweisen, daß er

¹ *Schriftsprache und Mundarten. Ein Überblick über ihr Verhältnis und ihre Zwischenstufen im Deutschen*. Bern, Francke 1954 (Bd. 5 der *Bibliotheca germanica*). Es sei hier auch auf die interessanten Studien hingewiesen, die die Wallonen, Flamen und Holländer ihren in Entstehung begriffenen Atlanten vorangeschickt haben. Unter

die eben angedeuteten Forderungen in seinen grundlegenden Untersuchungen über die Mundarten des Forez erfüllt hat¹. Aber diese beschlagen ein kleineres Gebiet als sein Atlas und berühren Lexikologisches nur sekundär. Es wäre bedauerlich, wenn künftige Sprachatlanten die nicht spezifischen Ausdrücke der Alltagssprache vernachlässigen würden, die im Leben des Bauers so gut wie in dem des Städters eine Rolle spielen.

Für die Publikation der von Gardette und seinen Schülerinnen und Schülern gesammelten Materialien waren ursprünglich gegen tausend Karten vorgesehen. Der erste Band enthält deren 312 in unnötig großem Format. Der zweite behält das Format bei, aber reduziert den Maßstab von K. 505 an in der Weise, daß auf einer Seite zwei Karten nebeneinander Platz finden, ohne daß ihre Lesbarkeit darunter litte. Von den zwei bisher veröffentlichten Bänden bezieht sich der erste auf den Acker-, Wein-, Wald- und Gemüsebau. Ein Abschnitt über die Rindviehzucht führt hinüber zu den Kapiteln, die im zweiten der Kleinvieh- und Hausvögelzucht, der Bienenzucht und den auf Katze und Hund bezüglichen Ausdrücken gelten. Es folgen weiterhin Molkerei, Bäume und sonstige Pflanzen, Vögel, Insekten und andere wildlebende Tiere, dann häusliches Leben und Frauenarbeiten, endlich ein Teil der das Haus und seine Ausstattung betreffenden Karten. Der dritte Band soll nach der Ankündigung dem Hausbau, dem menschlichen Leben und den morphologischen Tatsachen gewidmet sein. Zu den kartographisch wiedergegebenen kommen noch viele andere Materialien, die in den Legenden mitgeteilt werden, sei es, daß es sich um vollständig abgefragte, aber unergiebigere Begriffe handelt, oder um solche, die nicht dem ganzen Gebiet angehören. Die sachkundlichen Karten sind reichlich mit Skizzen und mit geschickt abgefaßten, allgemein verständlichen Definitionen und Erklärungen versehen. Als Vorbild hat, wie schon der Titel erkennen läßt, mehr als der französische der italienische Sprachatlas gedient, der freilich in der Be-

den jüngsten französischen Publikationen, die zum Teil in derselben Richtung liegen, ragen die des Leiters des gascognischen Atlases, JEAN SÉGUY, hervor. Nach kleineren biologischen Studien ist jüngst das größere Werk über *Les Noms populaires des plantes dans les Pyrénées centrales*, Barcelona 1953 (*Monografías del Instituto de Estudios pirenaicos*) erschienen. Die Arbeiten des Romanisten von Toulouse zeichnen sich durch helllichtige Beobachtung und Kommentierung des sprachlichen Lebens aus. Besonders originell sind die Probleme der Sprachschöpfung in seinem letzten Buch angepackt.

¹ *Géographie phonétique du Forez* und *Etudes de géographie morphologique du Forez*, beide vom Jahre 1941. Cf. *VRom.* 7, 303–306.

schränkung auf das bürgerliche Leben weniger weit geht als der *ALL*. Auf Einbringung und Publikation syntaktischen Materials hat Gardette fast vollständig verzichtet, mit der Begründung, daß dieses bei Anwendung der Abfragemethode weitgehend gefälscht werde. Das mag auf ein in Auflösung begriffenes Mundartgebiet wie das des Lyonnais zutreffen, ist aber so allgemein formuliert kaum richtig. Es ließe sich leicht nachweisen, daß der *AIS* eine ganze Reihe von bekannten syntaktischen Erscheinungen geographisch situiert und andere zum erstenmal belegt. Übrigens enthält auch der *ALL* interessante syntaktische und nicht wenige phrasologische Angaben, womit sein Verfasser sich dementiert.

Es ist offensichtlich, daß der lyonnaisische Atlas aufs gründlichste vorbereitet und mit Umsicht, Sorgfalt und praktischem Geschick verwirklicht wurde. Die vorwiegend technischen Fragen (Verwendung des Korrespondenz-, des Abfrage- oder des Konversationsverfahrens, Einsetzung eines oder mehrerer Exploratoren, Herbeiziehung eines einzigen oder mehrerer Auskunftgeber usw.), die in den Diskussionen der Leiter sprachgeographischer Unternehmungen eine übergroße Rolle spielen, seien nicht erörtert. Sie sind nicht entscheidend und können je nach den Verhältnissen (Erhaltungsgrad der Mundarten, Bildungsgrad der Gewährsleute, Möglichkeit der Gewinnung genügend vorbereiteter Exploratoren usw.) verschieden beantwortet werden. Ein allein gültiges Schema gibt es hier so wenig wie bei irgendeiner wissenschaftlichen Betätigung. Wesentlich ist, daß man die Ziele, die man sich setzte, erreicht. Viel altes, dem Untergang geweihtes Sprachgut wurde aufgestöbert und festgehalten. Der bürgerlich-technische Wortschatz tritt uns in seinem ganzen Reichtum und in seiner Eigenart entgegen, und seine Sachbedingtheit wird in Wort und Bild anschaulich geschildert. Besonders begrüßenswert ist die reichliche Berücksichtigung der Amphizonen des frankoprovenzalischen Kerngebietes, denen gegenüber das Lyonnais erst recht als geschlossene Sprachlandschaft erscheint. Die Randzonen überwinden bis zu einem gewissen Grade die Enge des Kleinraumes und leiten zur großräumigen Betrachtung hin. Sie bilden auch das Glacis für die Studien über die Nachbargebiete (das Bourbonnais, das Zentralmassiv und das Vivarais), die unter der Leitung von Gardette vorbereitet werden. Besondere Anerkennung verdienen neben dem spiritus rector des Werkes seine Schüler, die nicht nur mitsammelten, sondern auch bei der technischen Gestaltung der Karten mithalfen. Dieser hingebenden Zusammenarbeit ist es zu verdanken, daß der *ALL* zu einem erschwinglichen Preis erworben werden kann.

Bern

K. Jaberg

★

Atlas linguistique de la Wallonie. Tableau géographique des parlers de la Belgique romane d'après l'enquête de † JEAN HAUST et des enquêtes complémentaires. T. I. Introduction générale. Aspects phonétiques (Cartes 1 à 100) par LOUIS REMACLE. Liège, Imprimerie H. Vaillant-Carmanne. 1953.

Neben den lyonneseischen Atlas von P. Gardette stellt sich als sprachgeographisches Werk eigener Prägung der wallonische Atlas von Jean Haust und seinen Mitarbeitern, unter denen Elisée Legros und Louis Remacle als Herausgeber besonders hervorragen. Dem Erstgenannten, seinem Lieblingsschüler, hat der im Jahre 1946 verstorbene Lehrer seine Bibliothek und die von ihm gesammelten Materialien vermacht. Die letztern stellen ungefähr zwei Drittel dessen dar, was nun veröffentlicht werden soll. Über die Leistung der sieben andern Sammler, unter welche die Restaufgabe verteilt wurde, gibt die von L. Remacle verfaßte Einleitung des ersten Bandes Auskunft. Bewundernswürdig ist die Willens- und Schaffenskraft, mit welcher der zu Beginn seiner Sammeltätigkeit schon in den Fünfzigerjahren stehende Initiator seine Aufgabe anpackte und durchführte, bewundernswürdig auch die Energie, mit der seine Nachfolger die Enquete ergänzt und den Druck des großen Werkes vorbereitet haben. Dieses ist auf ungefähr fünfzehn Bände berechnet. Die Bearbeitung des ersten, den phonetischen Verhältnissen gewidmeten, und des zweiten, auf morphologische Erscheinungen bezüglichen Bandes hat Remacle übernommen. Legros bereitet den dritten Band vor, der Ende 1954 erscheinen soll. Es wird der erste in der Serie der lexikologischen Bände sein und meteorologische Erscheinungen, Astronomie und Zeiteinteilung beschlagen.

Ein definitives Urteil über die Anlage des Gesamtwerkes abzugeben ist noch nicht an der Zeit. Das wird erst nach der Veröffentlichung des Bandes von Legros möglich sein. Dann erst wird man sehen, wie das Problem der Loslösung der Wörter aus ihrer syntaktischen Umgebung, dasjenige der Typisierung, die die Verfasser auch für den Wortschatz vorsehen, und manch andere Schwierigkeiten gelöst werden¹. Es wird sich dann auch zeigen, wie weit das

¹ Dem Manuskript der Formenliste und des Kommentars der Karte 'congère' («amoncellement de neige contre un talus ou dans un chemin creux»), das ich einsehen konnte, ist zu entnehmen, daß für die lexikologischen Karten eine auch das Phonetische mitberücksichtigende Typisierung vorgesehen ist. Der etymologischen Interpretation der Wörter wird weitgehend vorgearbeitet. Die Anmerkungen enthalten nützliche Hinweise und fügen der

Sachliche in die Darstellung einbezogen und durch die Illustration anschaulich gemacht wird. Hier soll nur vorläufig orientierend von der Gesamtanlage, vor allem aber vom ersten Bande die Rede sein.

Der wallonische Atlas zeichnet sich durch ein außerordentlich feinmaschiges Untersuchungsnetz aus. Den 23 wallonischen Punkten des *ALF* stehen im *ALW* 300 gegenüber. Das bedeutet eine dreizehnfache Verdichtung. Damit wird eine sehr nuancierte Erfassung der sprachlichen Erscheinungen und ihrer Verbreitung möglich. Dies kommt besonders dem vorliegenden ersten Bande zugute.

Das Phonetische und das Morphologische vorauszunehmen war eine sehr glückliche Idee. Lautungen und Formen sind die beiden beständigsten Komponenten eines sprachlichen Systems. Sie zeichnen sich auch auf der Karte in festen Grenzlinien ab, an denen sich die individueller gestalteten Verbreitungsgebiete der einzelnen Wörter messen lassen. Dank dem gewählten Darstellungsverfahren überschaut man die Isophonen der Musterwörter des ersten Bandes leicht. Der Deuter des Wortschatzes ist so der Mühe enthoben, die phonetischen Kontrollkarten herzustellen, deren er zum lautgeographischen Nachweis der Richtigkeit einer Etymologie bedarf. Aber darüber hinaus erhält man von allem Anfang an ein Bild von der Struktur des untersuchten Sprachraumes. Die einheitlicheren zentralen Gebiete heben sich deutlich von den stärker differenzierten Randzonen, speziell von den dem Pikardischen und dem Lothringischen zugehörigen Mundarten ab, und auch die Vormarschstraßen der französischen Gemeinsprache lassen sich erkennen. Mit Spannung erwartet man den zweiten Band, der zeigen wird, wie weit das Isomorphennetz mit dem Isophonennetz übereinstimmt.

Von besonderer Bedeutung für die Beurteilung eines Sprachatlases ist das zur Sammlung des Materials benutzte Fragebuch. Das große Normalquestionnaire von Haust, das mir die Herausgeber gütigst zur Verfügung gestellt haben, basiert auf den Fragelisten von Gilliéron und von Bruneau, die aber mannigfach ergänzt, spezifiziert und den wallonischen Verhältnissen angepaßt wurden. Es umfaßt 2100 Fragen, die sich auf ungefähr 4200 Wörter und Formen beziehen (*Introd.* p. 10). Soweit ich nach einer raschen Durchsicht urteilen kann, figuriert darin der größte Teil der von Gilliéron vorgesehenen Fragen, was im Interesse der Koordinierung und der Vergleichbarkeit der Materialien verschiedener Atlanten sehr zu begrüßen ist. Die Sätze des Gilliéronschen Questionnaires

Karte verwandtes Spontanmaterial, semantische Präzisierungen, sachliche Angaben und phraseologische Einzelheiten bei.

wurden weitgehend aufgenommen. Dazu kommen viele neue, deren Charakter man aus den Titeln der vorliegenden Karten ersehen mag. Das Lexikologische ist weitgehender ins Syntaktische eingebettet als im *ALF*. Wortfragen und Satzfragen wechseln wie dort ab. Dazu treten, über Gilliéron hinausgehend, sachliche und folkloristische Fragen. Schade, daß das Fragebuch aus finanziellen Gründen nicht publiziert worden ist.

Über die Art, wie sie die Materialsammlung durchführten, geben die Herausgeber in der Einleitung des ersten Bandes genaue Auskunft. Man findet hier eine ausführliche Liste der Belegorte, der Gewährsleute und der Daten der Aufnahmen, dazu einige statistische Notizen über die Orte, knappe Angaben über die Personalien der Auskunftgeber, ihre Herkunft und ihren gegenwärtigen Wohnsitz sowie über die bei den Aufnahmen beteiligten Exploratoren und ihre Helfer. Dagegen fehlen, wie bei den meisten Atlanten – der *AIS* macht hier eine Ausnahme –, die dem Leser so nützlichen Bemerkungen über die Zuverlässigkeit der einzelnen Aufnahmen. Auch Mitteilungen über die Vitalität der lokalen Mundarten wären sehr willkommen gewesen. – Es wurden häufig mehrere Personen, manchmal in ziemlich großen Zeitabständen befragt. Während die Nachfolger von Haust durchweg an Ort und Stelle sammelten, verband Haust öfter das Korrespondenzverfahren mit der mündlichen Befragung. Dabei ging er so vor, daß er zunächst, unter Benutzung seiner persönlichen Beziehungen, das Questionnaire schriftlich beantworten ließ, die Niederschrift in sein phonetisches System umsetzte und mit seinem Korrespondenten oder andern Personen kontrollierte. Man wird diesem durch praktische Notwendigkeiten bedingten, Zeit und Geld sparenden Verfahren nicht ohne Vorbehalte zustimmen. Seine Nachteile sind den Herausgebern wohl bewußt. Es führt, ebenso wie die Vielheit der Gewährspersonen und der Exploratoren, zu einer gewissen Heterogenität der gesammelten Materialien. Dem steht der Vorteil gegenüber, daß die Sammlung ruhiger und überlegter durchgeführt werden konnte, als wenn ein eiliger Explorator, wie beim *ALF*, in überlangen Sitzungen einen Druck auf die Auskunftgeber ausgeübt und sie zu hastiger Improvisation verleitet hätte. Bedenklicher ist, daß die Aufnahmen nicht immer an Ort und Stelle gemacht wurden. So hat Haust diejenige von Malmedy im Jahre 1924 durch einen in Mülheim bei Köln wohnenden Gewährsmann teilweise vorbereiten lassen, im Jahre 1932 mit einem andern ganz durchgeführt, der seit neun Jahren in Lüttich wohnte. Ähnliches ist den Angaben der Orts- und Zeugenliste auch für andere Orte zu entnehmen. Trotz den Einwendungen, die man dagegen erheben kann, ergibt das geschilderte Verfahren dann gute Resultate, wenn es von einem so

allseitig orientierten, mit den heimatlichen Mundarten vertrauten und peinlich gewissenhaften Forscher wie Jean Haust gehandhabt wird. De facto ist es so, daß das vorgelegte Material den Eindruck großer Zuverlässigkeit macht, wozu die Sachkenntnis und die Umsicht der Herausgeber das Ihrige beigetragen haben. Dieser Eindruck wird bestätigt durch den Vergleich der Aufnahmen des Gebietes von Malmedy mit den Aufzeichnungen über die Mundart von Waimes (Weismes), in derselben Gegend, die ich im Jahre 1917 zu machen Gelegenheit hatte. Von einer strikten Durchführung des «impressionistischen Transkriptionsprinzips» kann allerdings kaum die Rede sein. Dem stehen die wechselnden Bedingungen der Aufnahmen, die Vielheit der Zeugen und Exploratoren und ihrer Einstellung, besonders aber gewisse transkriptionelle Besonderheiten und Sonderbarkeiten und die Notwendigkeit von Transliterationen (Umschreibungen in ein anderes Transkriptionssystem) entgegen. Daß die Exploratoren, speziell Jean Haust selbst, hie und da von der impressionistischen Notierung in die normalisierende abgeglitten sind, verraten gelegentliche Bemerkungen in der Einleitung und in den Kartenkommentaren von Remacle, deren Ehrlichkeit der Leser schätzt. Hieher rechne ich die Vernachlässigung der Assimilation von Auslautkonsonanten an anlautende Konsonanten nachfolgender Wörter im Satzzusammenhang (cf. p. 59, n° 4) und die Nichtunterscheidung von zwei so verschiedenen Lauten wie *h* und *x* (Achlaut), die Remacle damit entschuldigt, daß die gutturale Spirans, phonologisch gesehen, eine finale Variante des Hauchlautes sei (cf. p. 19 und p. 58, n° 2). Die Identifikation der beiden Laute ist um so weniger angängig, als im Auslaut in derselben ostwallonischen Mundart sporadisch oder je nach dem Satzzusammenhang *ʃ* für *x* eintreten kann. Aber man wird derartige Inkonssequenzen, die, alles in allem gesehen, eine geringe Rolle spielen, gerne in Kauf nehmen, wenn ihnen die Tatsache gegenübersteht, daß der Gesamtbau auf soliden Fundamenten ruht und daß wesentliche Grundregeln innegehalten werden. Im übrigen könnte man sich ja auch die ketzerische Frage stellen, ob nicht, wenn die Bedingungen dafür so günstig liegen wie in Belgien, die normalisierende Transkription der impressionistischen vorzuziehen wäre.

Haust machte sich anscheinend nicht bestimmte Vorstellungen über die Art, wie die gesammelten Materialien kartographisch wiedergegeben werden sollten. So waren seine Nachfolger frei in der Wahl des Darstellungsverfahrens. Sie sind zu einer neuen, originellen Lösung gelangt: Das phonetische, morphologische und lexikologische Rohmaterial wird in übersichtlicher Form auf Tabellen mitgeteilt, aber in den nebenstehenden Karten zu Typen zusammengefaßt und mit Zeichen dargestellt, wie man sie z. B. vom deut-

schen Sprachatlas, vom deutschen und vom schweizerischen Volkskundeatlas und vom kleinen rumänischen Sprachatlas (*Micul Atlas lingvistic român*) her kennt. Dieses Verfahren bietet bedeutende praktische Vorteile: Der Druck der Karten ist relativ billig und erlaubt im Gegensatz zu den notwendigerweise großen Blättern des französischen und des italienischen Sprachatlases und den überdimensionierten Atlanten von Grier, Bottiglioni und Gardette ein handliches Format. Die so hergestellten Karten sind besser überschaubar als Karten mit eingeschriebenen Formen. Aber die eindrucksvolle Unmittelbarkeit der Kartenblätter nach Gilliéronschem Muster geht verloren. Wer sich ein Bild von der geographischen Verteilung der Rohformen machen will – bemerken dazu die Verfasser –, kann sie jederzeit von den Tabellen auf stumme Karten übertragen. Gewiß; aber der Forscher, der sich einmal der zeitraubenden und mühseligen Arbeit unterzogen hat, die nach rationalen, nicht nach geographischen Prinzipien zusammengeordneten Formen aus den Tabellen mit all ihren Ziffern und Abkürzungen herauszuklauben und eine Bruttokarte herzustellen, wird das Experiment nicht so rasch wiederholen. Schwerer als dieser praktische Nachteil der gewählten Darstellungsart wiegt die Tatsache, daß sie eine subjektive Deutung des Materials in sich schließt und dem Benutzer des Atlases von allem Anfang an eine gewisse Blickrichtung aufnötigt. Damit soll das Verdienst der gewaltigen Interpretationsarbeit nicht herabgesetzt werden, die von den dazu am besten qualifizierten Herausgebern geleistet wird. Der Unterzeichnete, der seit sechs Jahren – fünf Jahre mit Jud zusammen – an der Typisierung der Formen des italienischen Sprachatlases arbeitet, weiß, was es heißt, neben der zuverlässigen Wiedergabe und sachgemäßen Anordnung des Materials auch noch seine Erklärung weitgehend vorzubereiten. Er wird voll anerkennen, daß von Remacle im ersten Bande des *ALW* in dieser Richtung – wie überhaupt in der Ausgestaltung des ganzen Bandes – Vorzügliches geleistet worden ist. Der Herausgeber hat es verstanden, ohne schematische Verallgemeinerung der Typisierungsgrundsätze an seinen hundert Musterwörtern – durchaus nicht auf Grundlage des Dogmas von starr lokalisierten Entwicklungsregeln –, die lautlichen Besonderheiten ins Licht zu stellen, die ein sprechendes Bild von der lautgeographischen Struktur der Wallonie geben. Er hat es auch vermieden, aus dem Lautkörper seiner Paradigmen eine einzige Erscheinung herauszupräparieren¹. Oft läßt er verschiedene phonetische Charakteristika sich kumulieren oder überkreuzen, so z. B. auf der Karte 28

¹ Nur ausnahmsweise ist bloß ein Teil des Lautkörpers berücksichtigt worden.

descendre, wo sowohl die Resultate von *sk* + Palatalvokal wie diejenigen von *ën* vor Konsonanten zur Darstellung kommen, was die Beurteilung der Volkstümlichkeit des von 'dévaler' konkurrierenden Wortes erleichtert. Die geschickte Kombination der punktuellen mit der Schraffurmethode trägt wesentlich zur Übersichtlichkeit der Karten bei.

Es wird sich im weiteren Verlaufe der Publikation herausstellen, ob die durchgehende Typisierung nicht auf gewisse Schwierigkeiten stößt, die sich nur durch Gewalttätigkeit erledigen lassen, und ob die Arbeitskraft der Herausgeber die Doppellast erträgt, die sie sich mit der Wiedergabe des Materials und mit seiner Interpretation aufgebürdet haben. Ein Trost ist jedenfalls der, daß damit ihre Fronarbeit anziehender geworden ist.

Die drei zum Teil schon verwirklichten oder der Verwirklichung sich nähernden Regionalatlanten französisch sprechender Länder, der lyonnese, der wallonische und der gascognische, bedeuten zweifellos eine weit über die schon vorhandenen Dialektuntersuchungen und Wörterbücher hinausgehende und auf ihren Spezialgebieten den *ALF* übertreffende Bereicherung unserer Kenntnis der galloromanischen Mundarten. Der lyonnese Atlas stößt ins Herz Frankreichs vor. Der gascognische stellt die Verbindung mit dem pyrenäischen Gebiet her. Der wallonische gilt einer geschichtlich und kulturell besonders wichtigen Grenzlandschaft zwischen der Romania und der Germania. Die Grenzlage gibt ihm eine über die internen Probleme hinausreichende internationale Bedeutung. Diese wird dadurch erhöht, daß der wallonische nicht nur im französischen Sprachatlas seine Fortsetzung findet, sondern daß sich im Norden und im Osten der flämische, der holländische und der deutsche Atlas anschließen. So ergibt sich eine einzigartige Gelegenheit, Beziehungen und Kontraste zwischen kultursprachlich getrennten, aber kulturell vielfach verbundenen Gebieten zu studieren.

Das große Werk, dem während mehr als zwanzig Jahren das ganze Sinnen und Trachten des bedeutendsten wallonischen Dialektforschers galt, an dessen Vorbereitung so viele «bonnes volontés» mithalfen und auf dessen endgültige Gestaltung die mutigen Herausgeber seit mehreren Jahren all ihr Können und ihren praktischen Sinn wenden, hat den ersten Schritt in die Öffentlichkeit getan. Es ist zu wünschen, daß sich ihm keine unüberwindlichen Hindernisse in den Weg stellen und daß die finanziellen Mittel nicht versiegen, die ihm öffentliche Institutionen und die vorzüglich arbeitende Druckerei Vaillant-Carmanne zur Verfügung stellen. Möge den opferbereiten Herausgebern und ihren Helfern die nötige Entlastung von ihren Lehrpflichten gewährt werden und möge das

Werk bei in- und ausländischen Bibliotheken, Instituten und Gelehrten die ihm gebührende Beachtung finden als solider Eckpfeiler des romanistischen Lehrgebäudes.

Bern

K. Jaberg

★

F. FALC'HUN, *L'Histoire de la Langue Bretonne d'après la Géographie Linguistique*. Thèse présentée pour le Doctorat ès Lettres à l'Université de Rennes; Rennes, chez l'auteur, 1950-1; premier vol., texte: VIII + 260 p.; 2^e vol., cartes: 64 p.

Voilà un livre important, qui ne devrait pas intéresser vivement que les celtisants, mais aussi les romanistes et même les linguistes de toutes les branches qui se préoccupent des questions de méthodologie. En effet, la méthode employée par l'auteur dans l'éclaircissement de l'histoire du breton, langue dont les anciens témoignages écrits sont assez maigres, est d'une originalité remarquable. D'autre part, l'auteur défend une idée révolutionnaire: que le breton, et surtout le dialecte de Vannes, bien qu'importé, comme on sait, d'Outre-Manche au VI^e siècle par des envahisseurs de Galles et de Cornouailles, n'a pas été enté sur des parlers latins ou romans, mais directement sur le gaulois, qui survivait encore en Armorique à ce moment-là. On voit la transcendance de cette thèse, non seulement pour l'histoire de la langue bretonne et pour l'histoire linguistique de la France de l'Ouest, mais encore pour l'étude des survivances celtiques dans les langues romanes. Or, le jugement définitif sur la validité de cette thèse ne saurait être porté que par les spécialistes celtisants, mais il est permis à tout linguiste expérimenté de dire qu'il s'agit d'un livre sérieux, d'un ensemble d'arguments bien bâti, et que même si ses idées ne réussissaient pas à s'imposer, on ne pourra pas en tout cas les rejeter sans les discuter à fond et attentivement¹.

M. Falc'hun est persuadé que l'influence phonétique et grammaticale du substrat sur l'évolution du bas-breton a été assez grande. Les innovations phonétiques bretonnes relèvent des mêmes ten-

¹ Les premières appréciations sont favorables; voir J. VENDRYES dans *Le Mois d'Ethnographie Française*, n° 4, avril 1951, p. 34-35, et PIERRE TRÉPOS dans *Nouvelle Revue de Bretagne*, 1951, qui analyse en même temps la thèse secondaire de M. FALC'HUN, *Le système consonantique du breton, avec une étude comparative de phonétique expérimentale*, Rennes, Plihon, 1950, 194 p., non moins novatrice dans sa spécialité et dont la portée s'étend aux langues non celtiques.

dances qui ont commandé l'évolution du latin dans le Nord de la France: l'accent s'est fixé sur la dernière syllabe; les spirantes interdentes se sont amuies (à moins que la sonore n'ait été affaiblie en *r*); le contact de voyelles antérieures a eu pour effet de palataliser les consonnes vélaires *k*, *g*, *h*, les labio-vélaires *kw*, *gw*, *hw*, et parfois les dentales *l*, *n*, *z*. En morphologie, l'influence du substrat pré-breton est responsable de la distribution nouvelle des désinences dans les adjectifs ordinaux, les pluriels des noms, les infinitifs et les formes personnelles des verbes. Les perturbations les plus graves, telles la disparition de la deuxième personne du singulier dans les pronoms et les verbes, et la diffusion des pluriels nouveaux, ont eu pour siège la région de la Basse-Bretagne qui est à la fois la plus pauvre en témoignages toponymiques de la romanisation (les noms en *-ac*, fréquents encore dans le Vannetais) et où les noms en *Plou-*, témoins d'une colonisation brittonique intensive, ont peu de densité: c'est-à-dire là où les gens d'Outre-Manche ne sont pas arrivés en grandes masses, mais où d'autre part la romanisation n'avait guère progressé. Les circonstances les plus favorables à de pareils changements sont celles où un peuple change de langue. Plus à l'est, dans le pays des *Venneles* ou Vannetais, les bretons, encore moins nombreux, sont restés en minorité, et ils n'ont réussi à s'imposer qu'après les luttes opiniâtres du comte breton Waroch à la fin du VI^e siècle. C'est là où nous avons plus de chances de trouver des survivances gauloises en quantité.

Pour l'histoire des dialectes bretons, le livre n'est pas moins novateur. D'après l'opinion commune, il existe autant de dialectes bretons qu'il y avait de diocèses avant 1789, d'où les noms de breton de Léon (N.-O.), de Tréguier (N.-E.), de Goélo (extrémité N.-E.), de Cornouailles (Centre et S.-O.) et de Vannes (S.-E.). Les linguistes, notamment J. Loth, ont émis l'avis que les dialectes ne se sont bien différenciés qu'assez tard, au XVI^e ou au XVII^e siècle. L'auteur au contraire s'efforce de prouver que les limites diocésaines n'ont pas joué de rôle appréciable, que la première division dialectale remonte à l'époque même de l'immigration bretonne, qu'elle était imputable à des causes ethniques, et que, depuis cette époque, seules des causes économiques ont influé sur la différenciation des dialectes.

Il voit dans cette différenciation trois phases essentielles. Dans les premières générations après l'immigration bretonne, il n'y avait que deux grands dialectes: le breton du N.-O., parlé dans toute la côte Nord et les presqu'îles occidentales de la Cornouaille, et le breton du sud, depuis Quimper jusqu'aux rives de la Vilaine. Le N.-O., qui avait reçu un apport considérable d'immigrés bretons, garda mieux les traits essentiels du brittonique commun; au sud, où de

plus faibles contingents bretons fusionnèrent avec des populations armoricaines de moins en moins romanisées à mesure que l'on allait de l'E. vers l'O., la langue des nouveaux venus subit fortement l'influence de celle des occupants antérieurs, tant dans sa phonétique que dans son vocabulaire. Dans une deuxième période, il s'est produit un mouvement d'unification, sous l'égide de Carhaix, petite ville au centre de l'actuelle Bretagne bretonnante. Dès avant 1029, il s'était créé là un dialecte intermédiaire, qui s'étendit peu à peu jusqu'à Quimper et Quimperlé (les deux ports principaux du Centre-Sud et du S.-O.) et jusqu'à Tréguier et Morlaix (ceux du Centre-Nord et N.-E.). La breton du N.-O., progressivement refoulé sur le Léon, ne laissait que de rares vestiges en Goëlo et à l'extrémité des presqu'îles occidentales de la Cornouaille, tandis que le breton du S. se repliait sur le pays de Vannes, non sans laisser quelques survivances au sud et à l'ouest de Quimper; en général, l'influence de Carhaix a été arrêtée vers l'est par le bois de Quénécan (un peu à l'O. de la frontière linguistique moderne entre le français et le breton et à mi-chemin entre les deux côtes), et vers le N.-O. elle a été endiguée par les monts d'Arrée, à une distance égale entre Brest et Carhaix. Enfin dans une époque moderne, depuis le XVI^e siècle, le développement des ports de Landerneau (près de Brest) et de Morlaix a donné à ces villes du Léon un prestige dont bénéficia le léonais: il y a alors une avance de celui-ci vers Quimper et Quimperlé, surtout au point de vue morphologique et lexical, mais ces gains ne sont jamais comparables à ceux du breton du sud dans la période antérieure, et ils n'ont jamais pénétré dans le Vannetais. Bref, il en est résulté une division dialectale tripartite: Vannes, Cornouailles et Léon, dont les limites ont fluctué depuis le haut moyen âge.

La source principale d'information de M. Falc'hun est l'Atlas linguistique de Basse-Bretagne de Le Roux. Il a pu en comparer les données d'une part avec son dialecte maternel du Léon, d'autre part avec les matériaux d'une enquête au but folklorique qu'il avait faite personnellement en 1939 dans la partie sud. Sa conclusion est que l'Atlas est une source excellente. Et c'est surtout d'une étude approfondie de l'Atlas qu'il est parti pour ses conclusions historiques, en se servant des méthodes de la linguistique spatiale ou géographie linguistique.

Il a eu soin de les étayer avec les données de l'anthropologie et de l'ethnographie moderne (voir p. ex. l'extension des différents types de coiffe, carte 55) et au moyen d'une étude de la toponymie (carte 54). Surtout, c'est l'étude des sources de l'ancien breton, qui fournit la deuxième base du livre. C'est en partie dans la Chrestomathie de Loth et dans d'autres sources littéraires qu'il puise ces matériaux, mais avant tout il a procédé à une étude systématique

des anciens vocabulaires, notamment le fameux *Catholicon* de Lagadeuc (1464) et le dictionnaire de l'abbé Rostrenen (1732). Celui-là, et c'est l'un des mérites de M. Falc'hun de l'avoir prouvé, reflète très exactement le parler du Tréguier au XV^e siècle, alors que Rostrenen nous a transmis une mine très riche de formes et de mots de tous les dialectes, dont la localisation malheureusement est bien souvent insuffisante.

Le livre de M. Falc'hun comprend surtout une étude approfondie de la phonétique et de la morphologie; il entame aussi l'étude du vocabulaire, mais en lui consacrant bien moins d'espace. Il faudrait maintenant que lui-même ou d'autres spécialistes du breton étendent au lexique son enquête systématique. C'est comme romanistes que nous parlons ainsi, et même en particulier comme hispanistes, car le vocabulaire breton s'allie très nettement à celui des parlers du français occidental, qui, à travers le gascon, a une ressemblance aussi marquée avec l'ibéro-roman. Nous pouvons espérer de cette enquête, à laquelle les romanistes ne manqueraient pas d'apporter une collaboration empressée, bien des lumières sur le vocabulaire ancien de la France romane du moyen âge; on peut aussi s'attendre, si la thèse fondamentale de M. Falc'hun se vérifie, et même en tout cas, à y glaner des données très importantes sur le vocabulaire du gaulois et de tout le celtique continental.

En voilà un cas possible, que je voudrais signaler à l'attention de M. Falc'hun et de ses collègues. On sait que l'esp. et port. *álamo* 'populus alba', attesté déjà en 1218, offre un problème étymologique insoluble, toutes les explications qu'on en a proposées étant insoutenables, soit phonétiquement soit au point de vue sémantique; il est probable cependant que *álamo* sorte de *almo* par anaptyxe (phénomène très ordinaire en ibéro-roman), car seulement alors on s'explique que le -l- ne soit pas tombé en portugais, et c'est ce que semblent confirmer les variantes port. *álimo* et *álemo* (déjà au XVI^e siècle). Comme étymologie, j'ai pensé à quelque représentant pré-roman du nom indo-européen de l'ormeau, qui présente en latin et dans les différentes langues germaniques une forme alternante ELMO- : OLMO- : LMO-, mais qui dans les langues celtiques apparaît, avec des alternances plus surprenantes, sous les formes LIMA- (v. irl. *lim*, gaul. *Limonum*) et LEIMA- (gall. *llwyf*, gaul. *Lemovices*); or, il y a encore en breton un nom de la même famille, représenté par *evl-ec'h* 'ormeau' et par *elo* ou *elf*: tous les trois provenant d'un ancien *elv* et celui-ci de *elm*; quant au sens, *elo* et *elf* suivant Vallée ne signifient pas 'ormeau', mais 'peuplier' (soit 'populus nigra' ou 'populus alba'; d'autres traduisent 'tremble'). V. Henry hésite entre expliquer ces noms par un emprunt au germanique ou les apparenter à *ezlen*, nom celtique du 'sapin'; mais ceci n'est pas possible au point

de vue phonétique et les deux idées sont invraisemblables; il semblerait plus probable de penser à une forme du nom indo-européen de l'ormeau, qui aurait changé de sens dans certains parlers celtiques. La même chose a pu arriver dans le celtique d'Espagne, et puisque nous avons les cinq degrés alternants ELMO- : OLMO- : LMO- : L(E)IMA, il n'est peut-être pas trop hardi d'admettre aussi l'existence du degré prolongé *ŌLMO-, qui en celtique passait phonétiquement à *ALMO-; on peut même imaginer que le bret. *elv* ne provient pas de ELMO-, mais de *ALMIO-, cf. bret. *kemm* < CAMBIOS. Comme Holder enregistre une demi-douzaine de noms en ALM- dans l'ancien celtique continental, à côté d'autres noms en LIM- et en LĒM-, et étant donné d'autre part qu'il n'y a pas de nom indo-européen du peuplier, que ses dénominations germaniques et slaves sont empruntées du latin et qu'aujourd'hui encore le peuplier blanc est regardé comme un arbre propre de l'Orient et de la moitié sud de l'Europe (voir Schrader et Brockhaus), il y a lieu de croire que les celtes n'ont connu cet arbre qu'en arrivant en Espagne et en France occidentale, et il est naturel qu'ils lui aient appliqué l'une des variétés du nom indo-européen de l'ormeau. Donc le bret. *elf* 'peuplier' appartiendrait au substrat pré-breton, alors que le même mot ou un mot semblable, dans le sens d'ormeau, aurait pu être apporté par les immigrés provenant de la Grande-Bretagne, et plus tard on aurait distingué les deux sens au moyen du suffixe *-ec'h*. Tout cela est hypothétique sans doute, mais on ne peut pas le qualifier d'impossible.

En revenant au livre de M. Falc'hun, et comme spécimen de son intérêt lexicographique pour les romanistes, je me borne à signaler les formes *pató*, *patato*, *patatez* 'pomme de terre' (type espagnol peu représenté en France en dehors du breton), p. 204; le breton commun *huzel* 'suie', qui représente le type celtique SUDIA (en roman il y a plutôt une variante *SŌDIA, pour laquelle l'auteur ferait bien de consulter *VRom.* 2, 448-449, mais avec laquelle n'a certainement rien à voir le fr. *soude*, d'origine arabe, pour lequel voir *VRom.* 2, 53-76), à côté du léonais *mardos*, *marzas*, que l'auteur s'incline à regarder comme une relique pré-bretonne – en vue des noms nombreux de la 'suie' qui signifient proprement 'saleté, ordure' on pourrait lui demander s'il ne vient pas du lat. MERDA. Enfin et surtout on s'intéresse à *nikun* employé en Cornouailles avec le sens d'aucun (carte 40) et attesté sous les formes *negun*, *nigun*, *necun* dans des textes du moyen breton provenant de Vannes et de Morlaix. L'auteur nous montre avec raison que l'explication de V. Henry par un croisement du fr. *aucun* avec l'esp. *ninguno* n'est pas soutenable, et il pense qu'il doit s'agir d'une survivance du roman d'Armorique ou d'un emprunt de l'ancien fr. *negun*, *nigun*, *necun*, pour lesquels il nous renvoie à Godefroy. Je re-

marque ici que s'il est vrai que l'idée de V. Henry n'est pas acceptable dans le sens littéral d'une influence espagnole, il peut y avoir quelque chose de vrai dans ce qu'il dit. Le résultat de *NEC UNUS* d'après la phonétique française n'aurait pu être autre chose que *neün* (*SECURUS* > afr. *seür*), et c'est en effet cette forme qui, en même temps que sa variante évoluée *niün*, se trouve encore aujourd'hui dans bien des parlers de la langue d'Oïl et qui est assez fréquente déjà dans le français du moyen âge; mais il est vrai qu'à cette époque on trouve en français souvent *necun* et *nigun* (*negun*): la première de ces formes doit s'expliquer par un croisement de *neün* avec *aucun*, et la dernière peut être due à l'insertion d'un -g-secondaire antihiatique, à moins qu'on ne veuille recourir à l'influence de formes telles que le gascon *augu(n)* (Gers, Landes). Quoi qu'il en soit, ce témoignage breton montre aux romanistes que dans d'autres temps l'aire de *NEC UNUS* s'est étendue de Gibraltar jusqu'à la Manche.

Pour finir, je n'ai que deux regrets à exprimer. D'abord que l'exécution matérielle du livre soit aussi peu satisfaisante: le papier en est extrêmement modeste et surtout les cartes sont souvent à peine lisibles; il est pénible de constater que des livres aussi nouveaux et importants ne puissent pas dans nos temps trouver des subventions leur permettant d'apparaître sous une forme moins périssable. D'autre part, il est dommage, en vue de la valeur du livre pour les lexicologues, qu'il ne soit pas pourvu d'un index alphabétique.

The University of Chicago
Institut d'Estudis Catalans

Joan Corominas

★

Gace de la Buigne, *Le Roman des Deduis*, édition critique d'après tous les manuscrits, par ÅKE BLOMQVIST, Karlshamn, 1951, in-8, 682 p. (*Studia Romanica Holmiensia*. III.)

Le Roman des Deduis, composé entre 1359 et 1377, n'est pas un traité de vénerie, mais, dans sa première partie tout au moins, un cours de morale appliquée à la chasse. On y enseigne au jeune prince les vices qu'il doit fuir s'il veut devenir bon chasseur, et il apprend par des récits vivants et pittoresques à quelles déplorables chasses conduisent Orgueil, Ire, Gloutonnie, Luxure, Avarice et Envie. Les meilleurs fauconniers s'appellent Honneur, Noblesse, Courtoisie, etc. Vices et vertus en viennent aux mains dans une grande guerre, occasion pour Gace de montrer au prince comment se conduire en bataille. Dans la seconde partie (v. 5184 s.), Amour de chiens et Amour d'oiseaux plaident longuement leurs causes

devant le roi de France à l'aide d'arguments souvent empruntés au poème intercalé dans *Modus*. Le Conseil royal prononce un arrêt en forme: les oiseaux mêmes sont plus nobles, mais le déduit des chiens est meilleur. Le cadre de ce roman, on le voit, n'est jamais original: quoi de plus commun que ses allégories ou qu'un débat suivi d'un jugement? Mais l'auteur anime son sujet, il possède un style simple, rapide et très vivant, l'amour du concret: ne voit-on pas les vertus souper un soir au Bourget à l'hôtel de la Fleur de Lis, devant deux grands feux de cheminée? Les parties de chasse sont joliment et joyeusement évoquées, les soirées aussi, pleines des récits de la journée, si bien que ce roman didactique de 12210 v. se lit d'un bout à l'autre avec agrément.

M. Åke Blomqvist, élève de M. G. Tilander, en procure une excellente édition, dans la meilleure tradition suédoise. Son introduction, résolument philologique, comprend l'étude des vingt-et-un manuscrits (stemma bifide) et celle de la langue (de l'Ile-de-France, avec traits normands). Le texte est celui du ms. 757 de Chantilly, corrigé, quand il y a lieu, à l'aide de B. N. n.a.fr. 11666 et de Bruxelles 11183, dont les variantes sont toutes relevées, de sorte que le lecteur dispose de trois textes du roman. En fin de volume, table des citations, des proverbes, glossaire, noms propres, bibliographie (qui, limitée aux ouvrages utilisés concernant la chasse, eût été plus intéressante que la liste des lectures de M.B., où figurent la Vulgate, *REW* et *FEW*, etc.).

Voici quelques notes de lecture. La ponctuation de M.B. ne satisfait pas toujours. Il a banni, en effet, le point-virgule (on en rencontre néanmoins par-ci par-là, cf. v. 16, 2253, 3278, 3452, 3458, 9265) et confié à la virgule seule un rôle trop lourd: la lecture, sans pauses suffisantes, en devient parfois essoufflante. La virgule est en particulier trop faible et donne une mauvaise coupe devant les propositions commençant par l'adv. *si* (cf. v. 2098, 2117, 2372, 2722, 2882, etc.). Ces propositions sont pourtant nettement penchées vers ce qui suit plutôt que rattachées à ce qui précède; elles ouvrent plus qu'elles ne ferment, comme le montrent bien les v. 18, 1462, 10244, ou mieux encore les quatre exemples suivants: mettre un point après 554, deux points après 556; de même après 2512 et 2513; 5546 et 5548; 6129 et 6130. — Par contre, les points des v. 3152, 5980 et, probablement, 8540 interrompent une phrase avant sa fin, et je crois qu'il en va de même du point-virgule de 3458.

V. 64, j'écrirais *en nuit* en un mot, c'est l'adv. — V. 221, *partie*, comme au v. 3647, désigne l'une des deux rives d'une rivière; le glossaire distingue à tort, me semble-t-il, les deux ex. — V. 564, *chetiver*. Gloss.: «décliner, dépérir». Godefroy, pour le même ex.,

donne « plaindre la dépense », qui est bien plus juste. – V. 1204, *loier* « récompenser », v. tr. Mais quel en est le compl. dir.? Les proverbes cités ne me paraissent convenir à ce passage que si *loier* est subst. et *tous ceulx* de 1205 une sorte d'apposition au sujet *l'en* de 1203. L'antonyme *reprouver* de 1207 donne à penser qu'il faudrait *loer* au v. 1204; n'est-ce la leçon d'aucun ms.? – V. 1364, lire *qui lascheroit* « si on lâchait », au lieu de *qu'i l.* – Les v. 3175 s. sont mal ponctués et *qu'il* de 3176 est mal coupé. Il faut lire: *Verité, qui est la plus grant De nous, qui l'aime maintenant? Et moy aussi et Loyaulté, Qui seront (seroit tous les autres mss.) de nostre costé? Chascun nous het etc.* – V. 3596, l'imparfait *fondoit*, conservé contre le passé simple *fondi* de tous les autres mss., aurait mérité une remarque au chap. de la syntaxe: *Si cheij le poisson es pres Et le faucon fondoit après. Tantost chevauchay celle part . . .* – Les v. 4819 à 4822 sont prononcés par Honneur et non par Ordonnance: il faut ajouter une paire de guillemets. Ne les supprimerait-on pas, par contre, au v. 4860 où ils encadrent une interrogation indirecte? – V. 5819, *Aubery de Montdidier*, malheureuse victime du traître Macaire, propriétaire du fameux chien d'exemplaire fidélité. La liste des noms propres, sous *Aubery*, lui donne cette identité étonnante: « seigneur de la cour de Charles V ». Il serait ainsi le contemporain de Gace, ce qui est absurde. Gace raconte son histoire comme un « exemple » des anciens temps, sans nommer, il est vrai, ni Charlemagne ni Blanchefleur. M.B. se sera laissé égarer par les traditions postérieures (XVII^e siècle selon Gautier) qui situent en effet l'anecdote sous Charles V. – Le renvoi à Barthélémi l'Anglais pour les v. 6717–6722 donne à penser que l'éditeur a mal compris ce passage. L'avocat des oiseaux avait prétendu que les chiens étaient parfois si affamés qu'ils en prenaient la rage. L'avocat des chiens répond ici que le remède est simple: leur donner à manger. « Si fort soit-il tourmenté (de la faim), il ne lui faut que manger pour éviter la rage. »

P.S. Nous avons reçu de Suède un autre très bel ouvrage, la *Chronique des ducs de Normandie*, par Benoit, publ. d'après le manuscrit de Tours avec les variantes du manuscrit de Londres, par Carin Fahlin, tome I^{er}, Uppsala, Almqvist et Wiksells, 1951, XI–631 p. Ce tome I^{er} contient 21932 vers. Le tome II donnera la suite du texte, le tome III les notes, le glossaire, une étude sur la langue de l'auteur. Nous rendrons compte à son achèvement de cette publication, dont nous signalons cependant dès maintenant à nos lecteurs l'importance, l'intérêt et la qualité.

Jean Rychner

CHARLES H. LIVINGSTON, *Le Jongleur Gautier Le Leu, étude sur les fabliaux*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1951, in-8, XII-377 p.

M. L. publie dix fabliaux du jongleur Gautier Le Leu: *Les Sohaïs* (I), *Del fol vilain* (II), *La Veuve* (III), *Del sot chevalier* (IV), *De deus vilains* (V), *De Dieu et dou pescour* (VI), *De Connebert* (VII), *Du c.* (VIII), *Des c.* (IX), *Del prestre taint* (X). Il ne donne pas *Du valet qui d'aise a mesaise se met* (Mont. et Rayn., II 157), bien qu'il le croie de Gautier, et laisse en suspens l'attribution du *Fevre de Creil* (*ibid.*, I 231). M. L. est en somme l'inventeur de Gautier Le Leu. Jusqu'à la publication par ses soins, dès 1924, des n^{os} I, II, V et VI, que l'on avait retrouvés en 1911 dans le ms. Middleton, Gautier Le Leu n'était en effet connu que comme l'auteur du n^o IX; Mont. et Rayn. attribuaient les n^{os} VII et X à un certain Gautier, et le n^o III à Gautier Le Long. Le bagage littéraire du jongleur se trouve aujourd'hui reconstitué, grâce surtout au ms. Middleton; outre les quatre pièces mentionnées, il contient en effet également les n^{os} III, IV et VII, connus par d'autres mss. et publiés d'après eux par Mont. et Rayn., dans le recueil desquels se trouvent également les n^{os} IX et X. Le n^o VIII était jusqu'ici inédit.

Chargé de ce bagage, Gautier Le Leu nous est-il vraiment connu? Nous savons sans doute qu'il vivait au XIII^e siècle dans cette partie du Hainaut qui est aujourd'hui en Belgique; qu'il connaissait bien la littérature médiévale, dont il cite un bon nombre d'œuvres dans le fabliau VIII; qu'il avait fréquenté les auberges, mangé son manteau et bu cote et surcot. Mais nous ne savons pour ainsi dire rien de la façon dont il exerçait son métier de jongleur et de trouver (car il était les deux), et j'avoue avoir été sur ce point quelque peu déçu par le titre de M. L.; nous trouvons dans son livre plutôt les fabliaux d'un jongleur qu'un jongleur et ses fabliaux. Les fabliaux eux-mêmes intéressent d'avantage par leurs données objectives (dialecte, syntaxe, tournures familières, mots et choses) que par leurs mérites proprement littéraires, bien que, alertement écrits, rapides, et parfois d'un comique réussi, ils comptent parmi les bons spécimens du genre. L'originalité des n^{os} III et VI, soulignée respectivement par Lanson et Ch.-V. Langlois, me paraît surfaite. On comprend que M. L. ait tenu à reproduire et à reprendre à son compte le jugement si favorable de Lanson, mais il n'est tout de même pas permis d'écrire que *La Veuve* représente «l'introduction de la psychologie dans notre littérature». Qu'on songe seulement à l'analyse autrement fine d'une situation analogue au début d'*Yvain*. Quant à *De Dieu et dou pescour*, il est exagéré de dire que Gautier y discute le problème du mal; il s'en prend surtout, comme

tant d'autres, à la répartition peu équitable, non pas «de la beauté, de la force et des richesses», mais des richesses surtout. Et le pêcheur révolté s'appelle Envie! J'avoue préférer aux n^{os} III ou VI, le *Fol vilain*, où Gautier a réussi à animer son obscénité coutumière d'une drôlerie irrésistible.

Il faut louer l'éditeur d'avoir éclairé la lanterne de ses lecteurs de toute la lumière désirable et d'avoir franchement dit comment il comprenait les passages difficiles: tous les éditeurs n'ont pas ce courage. Certaines de ses notes sont un peu élémentaires (par ex. I, 21, 40, 64; II, 56, 59; III, 564; IV, 165, 239; VI, 226), mais, en général, elles sont intéressantes et utiles. Voici quelques remarques, qui ne concernent d'ailleurs, et je le regrette, aucun des mots ou des passages réellement difficiles: I 131, je corrigerais *l'atorne* en *l'atorne*, «des souhaits ou des malédictions, choisis ce que tu veux». – II 371, *le* ne précède pas une proposition, mais un régime direct; c'est à VI 24–25 qu'il s'agit d'une prop. – IV 244 *atinte*, gloss. «atteinte», donne un sens bien faible. Il avait dû fixer la chandelle à la muraille; cf. la leçon du ms. A. – IV 246, ne manque-t-il pas au texte de M un *si* «tellement», qui justifie la construction du v. suivant? Cf. aussi la leçon de A. – VI 101–102, *Ce dist il pour le desvoier, As pisçons me velt envoier*. Je comprendrais: «Il dit cela (qu'il ne gardera pas ma porte) pour donner le change. (En réalité) il veut m'envoyer aux poissons» ?? – VIII 27, *conte* est bien «conte» et non pas «comte»; les v. 29–32 se rapportent à *estoire*. – X 272, ponctuer: *Diex, fet li prestre, ceste nuit, Quant vendra? Qu'a venir demore!* «Quand viendra-t-elle? qu'elle tarde à venir!» – Sera-t-il permis de regretter enfin que M. L., qui a tant fait pour rendre la lecture des fabliaux intéressante, agréable et facile, n'ait pas imprimé de titres courants au haut des pages? Leur absence rend difficile le recours au texte à partir de l'introduction, des notes ou du glossaire. Mais ce n'est là qu'un détail typographique, qui n'empêche nullement ce livre d'être un bon livre.

J. Rychner

★

Cé qu'é lainô, *Chanson sur l'Escalade de Genève en langage savoyard*, éditée par ANDRÉ BURGER, professeur à l'Université de Genève, avec le concours de Maria Brun et André Duckert. Genève, Librairie Droz. Lille, Librairie Giard, MCMLII, 51 p.

La littérature en patois genevois est assez pauvre, moins pauvre peut-être que les Genevois ne le croient ordinairement. La *Bibliographie linguistique de la Suisse romande* (BLSR) comporte, pour

le genevois, un peu plus de 102 numéros; si l'on tient compte que beaucoup des textes cités sont des réimpressions ou des copies, on arrive à une cinquantaine de textes ou groupes de textes.

Depuis 1912, date de la publication de la *BLSR*, on ne doit plus avoir écrit en genevois, et il n'a guère paru de textes dans ce dialecte: je ne connais que la *Ferme de la monnaie de Genève*, de l'an 1300, texte édité par E. Rivoire et V. van Berchem dans *Les sources du droit du canton de Genève*, t. I, Aarau, 1927, p. 88-89, et reproduit par M. Paul Aebischer, dans son intéressante *Chrestomathie franco-provençale* ... Berne, 1950 (de la *Bibliotheca romanica* ... *Series altera: Scripta romanica selecta*, n° II, p. 111).

Aujourd'hui que les «patois» semblent rencontrer un renouveau d'intérêt – publication de Glossaires, émissions patoises à la Radio – un ouvrage comme celui dont je rends compte ici vient à son heure. Il importe que des textes dialectaux soient publiés aussi nombreux que possible, mais dans des versions absolument sûres, ce qui n'a pas toujours été le cas naguère, pour permettre des études linguistiques. Et, pour le genevois comme pour le vaudois, ce travail est plus opportun et plus urgent encore puisqu'il s'agit de parlers en voie de disparition. L'auteur de ces lignes a pu, ces derniers temps, faire l'expérience qu'il est difficile de trouver un patoisant dans le canton de Genève!

Des textes genevois, le plus célèbre est le *Cé qu'é lainô*. On le trouve, dans ses éditions successives sous 24 numéros de la *BLSR*. Pour les éditions anciennes, nous trouvons 16 exemplaires, représentant 14 éditions différentes, dans le gros recueil coté Gf 555* à la Bibliothèque publique de Genève, et il en existe d'autres, de ces tirages des XVII^e et XVIII^e siècles, dans d'autres collections, parfois entre les mains de particuliers.

Ce grand nombre d'imprimés sur feuilles volantes prouve au moins la popularité de ce chant, qui est devenu, on le sait, une sorte d'hymne national genevois. S'il n'est assurément pas la plus ancienne des Chansons d'Escalade, il est la première en date de celles qui furent écrites en patois. Cette qualité de chant national lui a valu d'être réédité très souvent aux XIX^e et XX^e siècles. Mais justement parce qu'il est devenu un chant national, c'est-à-dire un chant que l'on répète, avec ferveur, mais sans penser toujours aux paroles, et qui se transmet souvent par tradition orale, il s'imprime avec des graphies parfois fantaisistes, et dans des versions trop fréquemment inexactes. Sans avoir vu tous les textes, j'ai relevé dans les éditions modernes huit graphies différentes pour les quatre premières syllabes, ce qui, avec des graphies anciennes, porte à douze le nombre des façons d'écrire l'*incipit* de cette chanson! Et elle se chante avec des variantes que l'on remarque dans une assem-

blée, pour peu que l'on prête attention à la prononciation de ses voisins!

Et de fait, il n'existait, jusqu'en 1952, aucune édition correcte de ce texte curieux, j'entends aucune édition que l'on pût utiliser en toute confiance pour une étude dialectologique. Cette lacune a été comblée par M. Burger et ses collaborateurs qui nous donnent l'édition critique que le regretté Oscar Keller (*La Chanson de l'Escalade de Genève*, Genève, 1931, p. 5 et 6) disait n'avoir pas voulu entreprendre et dont il entrevoyait les conditions et les difficultés.

L'édition de M. B. présente toutes les variantes des huit meilleurs parmi les textes anciens aujourd'hui connus, elle comporte une traduction, des index, des notes et une introduction en tous points remarquable. M. B. y énumère les principales éditions du XIX^e siècle, celle de Jullien (1845), d'Eugène Ritter (1899) d'Oscar Keller (1931). Aucune n'est absolument satisfaisante: les deux premières ne comportent pas d'apparat critique, celle de O. Keller donne bien quelques variantes, mais son intention est tout autre, et son mérite est ailleurs: dans la traduction en parler genevois moderne et dans la remarquable étude grammaticale qui occupe les 103 dernières pages de son volume, étude qui pourra être revue et améliorée en tenant compte du texte nettement meilleur de M. B. L'entreprise de M. B. était donc nécessaire.

Il a recensé et comparé entre elles les diverses versions anciennes du *Cé qu'é lainô*, les a classées en trois familles, a reconstitué le texte original dans la mesure où cela était possible; il a choisi la version la plus proche de cet original, et la moins francisée, et l'a corrigée au besoin, en tenant compte de critères externes, comme la typographie, et surtout de critères internes, ceux de la langue. Ainsi, au vers 10, *E veniron...*, M. B. choisit cette forme *e* du pronom de la 3^e pers. pl. qui ne figure que dans un texte, alors que toutes les autres versions disent *Y veniron...* Mais, comme il le dit dans l'étude excellente qu'il a donnée dans le recueil collectif: *L'Escalade de Genève 1602. Histoire et tradition*, Genève, Jullien, 1952 (p. 314), il la choisit, parce que *e* est une forme plus purement patoise que *i*. Or, l'étude grammaticale de O. Keller ne donne pas cette forme *e*, parce que K. ne connaissait pas, ou n'avait pas utilisé le texte où M. B. l'a trouvée.

Ce travail n'était pas aisé: le *Cé qu'é lainô* se présente sous la forme de feuilles volantes, sans date, ou avec des indications fantaisistes et humoristiques de lieu et de date, et il en existe au moins seize versions antérieures au XIX^e siècle.

La date du *Cé qu'é lainô* est un petit problème irritant; on pourra se reporter aux conjectures que donne M. B. dans son introduction

et à celles du regretté François Ruchon, dans le recueil collectif cité plus haut, p. 344.

M. B. nous présente un texte le plus sûr possible: il ne s'est permis que deux corrections, parfaitement justifiées.

Pour la métrique et la langue, M. B. se borne à de brèves, mais substantielles notes; il renvoie pour plus de détails à l'ouvrage d'O. Keller; il cite aussi, à juste titre, mais avec trop de modestie, en ne nommant pas l'auteur, en l'appelant simplement «l'un de nous», l'étude citée plus haut (*L'Escalade*... p. 299-319) où il donne également une bibliographie.

On pardonnera au Genevois qui signe ce compte rendu de s'être attardé sur un texte qui, à plus d'un titre, lui est cher! Mais le travail de M. B., travail que seul pouvait entreprendre un éminent linguiste doublé d'un philologue, ce travail rendra, j'en suis sûr, les plus grands services à ceux qui étudient les parlers franco-provençaux, ceux de la Suisse romande en particulier.

Genève

Eug. Wibl 

★

CHARLES GALTIER, *Le Trésor des Jeux Provençaux*, Collection de Culture provençale, Raph le-Arles, 1952. 280 p.

Ce n'est pas dans cette revue qu'un auteur de compte rendu pourrait hésiter à parler d'un ouvrage de folklore! Un des fondateurs de *Vox Romanica* n'était-il pas ce Jakob Jud, de la méthode duquel M. A. Steiger disait ici m me¹: «... (eine) Methode ... die sich durch ... die au erordentlich straffe Verbindung der linguistischen Gegebenheiten mit den sachlichen und historischen Daten auszeichnet.» *Sache und Wort*, partir des choses, des faits concrets, aller toujours de la chose au mot, oui, c'est une méthode féconde.

Mais, les choses, il faut les connaître, et les dialectologues ne peuvent qu'être reconnaissants aux ethnographes qui leur fournissent d'abondants matériaux, un riche vocabulaire. Le présent ouvrage donne les noms provençaux (dialecte rhodanien) de 26 jouets que les enfants peuvent fabriquer eux-mêmes, et de 391 jeux, depuis le *bab u* («coucou») de la petite enfance, jusqu'aux jeux de gardians, de la *bouvino* («sport tauromachique», dirait-on aujourd'hui!) et aux «jeux de vogue».

Il y a ici un catalogue précieux. M. G. donne encore tout un vocabulaire provençal sur les conventions de jeu; il relève les «comptines» («empr s» pour employer le nom générique dont se

¹ *VRom.* 12, n  2, p. XIII.

sert M. Emil Bodmer dans sa thèse sur les *Anzählreime der französischen Schweiz* (Halle, 1924), il donne la terminologie des gages, le texte de cinquante devinettes; il cite une demi-douzaine de formulettes: pour apprendre à compter, sur les animaux, sur les plantes, et d'autres. Pour chaque jeu, il donne en plus de son nom, tout le vocabulaire spécial; en outre, pour un grand nombre de jeux, les formulettes qui les accompagnent dans la tradition orale enfantine. C'est une mine précieuse, non seulement pour le folkloriste, mais pour le dialectologue.

M. G. est instituteur; c'est aussi un très remarquable écrivain provençal. Ce sont là des conditions favorables pour l'enquête à laquelle il s'est livré, pour les autres enquêtes du même genre qu'il a entreprises; il est en contact quotidien avec les enfants, et l'on sait combien il faut de patience et d'application pour regarder et écouter jouer les enfants! Il n'est pas mauvais non plus d'avoir l'oreille d'un poète, d'un homme qui connaît sa langue dans ses moindres ressources pour noter les formulettes, chansons, ritournelles qui sortent de la bouche des petits, et des grands.

L'ouvrage est illustré de frontispices d'Auguste Chabaud et de croquis.

Je signale une ou deux fautes d'impression, corrigées dans une lettre par l'auteur lui-même: p. 54, ligne 9: lire: «Elle dit aussi: *Tout pèr iéu! Tout es miéu!* au lieu de *Tout es miéu! Tout es miéu!* (qui est identique à la phrase précédente).

Page 253, ligne 3, lire: «rite propitiatoire» au lieu de «préparatoire».

M. G. n'a pas voulu écrire un traité savant. Son livre ne veut être qu'un «Trésor», qu'un recueil destiné avant tout à conserver des jeux, des phrases qui sont, au moins pour un bon nombre, en voie de disparition. Mais l'auteur ne s'en tient pas aux jeux du passé: il fait une place aux jeux les plus modernes, voire à ceux que la dernière guerre a inspirés. Certes, il arrive à M. G. de faire des rapprochements avec des coutumes, des jeux et des rites d'autres peuples, surtout de l'antiquité, exemples: p. 49 (coutume de certains peuples primitifs de compter les doigts à partir de l'auriculaire), p. 90, 140, 141, 150 (Rabelais), 222, 229 (Amérique), 250. Ces rapprochements, on les trouve indiqués aussi dans la préface que l'éminent archéologue Fernand Benoit a écrite pour le livre de M. G.

L'auteur de ce *Trésor* fait allusion aussi au caractère magique ou rituel de certains jeux; ex. p. 83, 130, 163, 257. L'ouvrage étant destiné au grand public et aux enfants, l'auteur ne pouvait pas insister sur les faits de magie sexuelle que révèlent certains de ces jeux «innocents», mais ces faits sont évidents. M. G. est bien obligé, aussi, de donner des explications sur le sens de certaines formu-

lettres: il en est qui posent des problèmes, leur signification paraît souvent obscure, et vont même jusqu'à constituer des énigmes pour les auditeurs. Ex. N° 162, p. 145:

La maridaren la bello Franceso («nous la marierons la belle Françoisse») se termine par:

Li pendeloto de latoun,

La coua de mar pèr parpaioun

(«les pendants d'oreille en laiton – la queue de mer [?] en guise de papillon»).

(Le ? est de M. G.)

Je n'ai pas trouvé cette «queue de mer» (probablement un poisson) ni dans le *Trésor du Félibrige* ni dans le *FEW*. Mais que vient faire cela ici? Un autre exemple est l'étrange *Cargamounati* (n° 147, p. 136).

En lisant ces formulettes, on ne peut pas ne pas être frappé par des ressemblances avec des textes de Suisse romande. (Ex. n° 9, p. 66: ... *Bèu front* ... cette formulette que l'on dit en posant le doigt sur les diverses parties du visage du tout petit, on la retrouve, un peu différente, dans le canton de Genève). D'autres de ces petites phrases, au contraire, ne me rappellent rien. Il serait intéressant d'étudier à fond ces ressemblances, ces différences, les variantes, d'élucider le sens de ces formulettes, d'expliquer leur origine magique, ou historique, car, pour mon compte, je n'arrive pas à croire qu'il ne s'agisse que de phrases dites au hasard!... Ce travail serait long et délicat. Il nécessiterait une masse énorme de ces textes, un «corpus» de ces formulettes enfantines, de tous les pays, de ces *nursery rhymes*, comme disent les Anglais, qui les recueillent avec soin. Un ouvrage comme celui de M. G. est une contribution précieuse à une collection de cette nature. Il faut le féliciter vivement de l'avoir écrit.

Genève

Eug. Wiblè

★

MAX MANGOLD, *Etudes sur la mise en relief dans le français de l'époque classique*. Thèse présentée à la faculté des lettres de l'Université de Bâle, 1950.

Au cours des dix premières pages de sa dissertation, l'auteur, après avoir délimité certaines notions (idée dominante, insistance intellectuelle, prosodie, registre), vise surtout à établir que la prosodie (intonation et mélodie) n'est pas absente de la mise en relief syntaxique du type «c'est... + relative». Certains grammairiens avaient affirmé un peu trop cavalièrement, de façon accessoire

d'ailleurs et à seule fin de faire ressortir l'une des différences les plus caractéristiques entre le français et l'allemand surtout, que l'insistance prosodique se trouvait remplacée en français par un procédé syntaxique. L'auteur n'a point de peine à prouver qu'une simple juxtaposition des différents types de la construction en question démontre le rôle éminent de l'intonation dans leur distribution. La démonstration est probante mais elle n'établit rien de neuf. Il y a peut-être quelque exagération à prétendre que « jusqu'ici on n'a pas bien vu le rôle différenciatif de la prosodie dans la construction c'est... + relative ». L'auteur n'ignore pas l'étude très fouillée que Lerch fait de la tournure. Il y est dit très nettement au sujet de la phrase « c'est mon ami qui sera content »: « Ein solcher Satz ist zweigipflig... es liegt ein zweiter Stimmdruck auf content! » (*Hist. franz. Syntax*, p. 241 et suiv.). On ne voit d'ailleurs pas toujours très bien au cours de ce travail ce qui est découverte de l'auteur et ce qui est simple redistribution de données acquises.

La thèse aborde ensuite les mises en relief suivantes: la tournure *c'est... + relative*, les présentatifs *voici* et *il y a*, la segmentation, l'isolation, l'ordre des mots, la répétition, les propositions renforçantes et l'atténuation. Ainsi se trouve justifié le pluriel du titre de cette dissertation: études! Il s'agit de monographies de portée inégale (*c'est... + relative*, 30 pages, segmentation, 10 pages, *il y a*, 2 pages) dont la juxtaposition invite le lecteur à un travail fructueux de comparaison. Ainsi la distinction entre insistance intellectuelle et insistance emphatique est-elle mise en pleine lumière par l'opposition entre *c'est... + relative* et la segmentation. Autre opposition entre *voilà + relative* où l'emphase porte sur l'ensemble de la formule et *c'est... + relative* plus différenciée. Le mérite essentiel du travail est, semble-t-il, dans cette étude abstraite des différentes tournures abordées, étude qui révèle, en dehors de toute préoccupation de matériel, par un pur travail de raisonnement, leur structure et leur fonctionnement. Mais il peut être regrettable que le groupement des exemples ne constitue point un apport suffisant qui permette de juger en elle-même la langue classique et sa démarche originale vers la mise en relief. On eût attendu des indications plus précises sur la réelle vitalité du phénomène, c'est-à-dire des différents procédés à l'époque classique. Tout se passe au contraire comme si l'auteur avait pensé son sujet sur la base des moyens actuels de la langue et y ajoutait ensuite son matériel XVII^e siècle. Il y a donc pétition de principe à affirmer par la suite que « pour ce qui est du français moderne, la situation est à peu près la même »! Les exemples dans la dissertation imprimée du moins, sont en nombre si réduit qu'on ne reprendrait qu'avec hésitation, pour un travail ultérieur, certaines affirmations de l'auteur sur tel aspect

de la langue classique. (Aucune statistique par exemple, ou aucun dépouillement indiqué pour justifier des assertions comme *ce tour est rare*, à propos de *ce n'était que...*, ou *par rapport à c'est + part. passé, les possibilités qu'offre l'emploi de c'est + infinitif semblent plus grandes. La valeur des deux constructions est la même.*) (Page 14, 13.) Nous ne doutons pas que l'auteur n'ait travaillé sur un riche et abondant matériel, des statistiques pertinentes en font foi. S'il a jugé bon toutefois de ne pas surcharger sa thèse de la reproduction du texte de tous les exemples recueillis, du moins aurait-il pu fournir de nombreux renvois aux passages aptes à étayer ses démonstrations. D'autre part, l'époque classique est assez vaste pour inviter à une vue diachronique de certains phénomènes, faute de quoi certaines affirmations reposent sur une base fragile. Telle constatation faite sur la foi des exemples recueillis chez Molière peut être battue en brèche par le matériel recueilli chez La Bruyère. Ajoutons que les vers et la prose offrant à la mise en relief une matière de résistance différente, les exemples de l'une et de l'autre catégorie n'ont pas la même valeur probante.

La partie théorique consacrée à *c'est... + relative* étudie surtout la distribution de l'intonation et le conditionnement de cette distribution par le degré de détermination de l'antécédent. L'auteur nous livrait, au début du travail, les critères qui lui permettent d'attribuer telle ou telle prosodie aux phrases citées (le contexte surtout). Il est regrettable qu'au moment même où, dans cet ordre d'idées, il abordait l'étude de la distribution de l'accent dans un groupe plus complexe, tel que «c'est du vieil honneur que vous me parlez là», il nous abandonne en nous avertissant «qu'il opère sur une langue dont il ignore certains procédés»! Mais le mérite original de cette thèse eût précisément été de nous faire entrevoir ces procédés et d'élargir, dans les limites du possible, ces recherches sur la prosodie syntaxique, la plupart des classifications se trouvant déjà dans les travaux antérieurs et surtout dans la thèse désormais classique de M.-L. Müller-Hauser.

Une conclusion sur la fréquence des types, opposant les deux tours les plus fréquents, «ce n'est pas l'argent qui me fait agir» et «c'est une fille qui vaut de l'argent» infère de cette juxtaposition, à la suite d'une argumentation assez étrange, que la prosodie ne joue pas de rôle déterminant dans la différenciation des deux tournures. Les rubriques qui suivent, automatisme, supprimabilité, équipollence, sont assez schématiques. Il serait difficile d'y puiser des renseignements utiles en vue d'études ultérieures. Excellente, l'étude structurelle de «c'est une faiblesse que de mentir», où l'auteur nous montre que cette mise en relief «tend d'une part vers le déséquilibre caractéristique pour *c'est... + relative*, d'autre part

vers l'équilibre caractéristique pour la segmentation». (Cf. M.-L. Müller-Hauser, p. 156, Bally, *L. G.*, p. 102.) On s'y heurte toutefois à quelques affirmations un peu cavalières. Ainsi l'auteur prétend que *de*, dans la tournure étudiée, est plus fréquent que *que de*. La proportion, d'après ses exemples, serait de 3 à 1. Mais une étude exhaustive de Molière, par exemple, établirait la prédominance très nette de *que de*. La fréquence de *de* va en augmentant vers la fin de la période classique. La langue est ici en pleine évolution et toute affirmation synchronique se doit d'être extrêmement prudente. Autre assertion contestable: «Le tour *c'est bien à lui de me traiter de folle* signifie *c'est typique pour lui!*» Mais il y a là exactement le contraire: sous un apparent assentiment on conteste énergiquement le droit à la personne en question de faire ce qu'elle fait! Il paraît enfin peu probable qu'on puisse considérer «c'est sans doute qu'il n'y a jamais eu de séparation» comme «composé de *c'est sans doute* (partie antécédente) + partie conséquente». Rien dans toute cette dissertation ne corrobore un tel écart entre le sentiment linguistique actuel et celui du XVII^e siècle.

M.-L. Müller-Hauser avait affirmé (p. 207), un peu vite, que la locution *c'est à ... de* ne saurait être considérée comme mise en relief. L'auteur reprend la question sans rien conclure (p. 32). Il semble pourtant que, dans la ligne de sa démonstration, le fait d'affirmer qu'il y a opposition de personne dans «c'est à lui de parler», suffise à classer la formule parmi les procédés de mise en relief intellectuelle pour le moins. Un petit tableau statistique clôt cette étude sur *c'est ... + relative*. Il classe la fréquence des différents procédés interrogatifs. *Est-ce que* est peu fréquent. L'auteur en déduit sa valeur emphatique. De quel droit la fréquence est-elle ici critère (p. 35)? La langue classique avait une tendance très prononcée à utiliser le présentatif *voilà!* L'auteur se contente de classer ses exemples par catégories grammaticales sans dégager aucun aperçu général. Le seul apport du chapitre réside dans la comparaison entre les possibilités de *c'est ... + relative* et celles de *voilà + relative*. Très claire et nettement circonscrite la définition de la segmentation (p. 49) qui restreint la portée que Bally donnait à ce terme! (Signalons en passant que Damourette et Pichon dans leur chapitre sur *les compléments ambiants* corroborent les vues de Bally.) La valeur propre de la segmentation, par opposition aux autres modes de mise en relief est très clairement établie: la segmentation met en relief une phrase tout entière en atténuant les phrases entourantes non segmentées. Le chapitre sur la répétition apporte des distinctions très claires entre répétition sans valeur de mise en relief et répétition qui sert à insister. L'auteur décèle avec perspicacité ce qui est automatisme et ce qui tend non pas vers l'insistance mais

vers l'atténuation. Le lecteur sera frappé par la fréquence du procédé au XVII^e siècle. L'argumentation sur l'atténuation est moins probante. Il y aurait atténuation automatique de tout membre non mis en relief dans une phrase contenant une mise en relief. Mais l'atténuation intentionnelle, telle qu'elle se dégage d'ailleurs des exemples groupés, est un procédé autonome de portée différente.

Un résumé dégage les grandes lignes de la structure théorique du travail et confirme l'impression que la valeur originale de cette dissertation est moins dans le choix du matériel et dans l'étude synchronique du procédé que dans la finesse de certaines analyses purement rationnelles de structure et de fonctionnement.

Zurich

Pierre Tamborini

★

ERHARD LOMMATZSCH, *Beiträge zur älteren italienischen Volksdichtung*. Untersuchungen und Texte. 3 Bände, 230, 286 und 114 Seiten. Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Veröffentlichung des Institutes für romanische Sprachwissenschaft, Bd. 2–4. Akademie-Verlag, Berlin 1950–1951.

Ein Teil dieser Beiträge war schon in der *ZRPh.* 57 ss. veröffentlicht worden. Man ist der Deutschen Akademie der Wissenschaften dankbar dafür, daß sie jetzt die zusammenhängende Publikation ermöglicht hat.

Lommatzsch befaßt sich mit dem Inhalt der drei Wolfenbütteler Sammelbände, die seltene italienische Drucke des 15., 16., teilweise auch 17. Jahrhunderts enthalten.

Der erste Band enthält die Beschreibung der Texte. Für den Sammelband W¹, der 91 Stücke umfaßt, ist die Beschreibung sehr knapp gehalten: Titel und kurze, aber sehr nützliche bibliographische Hinweise.

Eine etwas ausführlichere Behandlung erhält der Sammelband W², der sich aus 18 Stücken verschiedenster Herkunft zusammensetzt. Außer dem Titel und der Bibliographie gibt L. jeweils einen knappen Abriß der Textgeschichte mit den wichtigsten literarischen Parallelen. An größeren Dichtungen enthält W² das *Inamramento di Paris e Viena*; *Nimphale di Fiesole*; *Uberto et Philomena*; *Ovidio, De arte amandi*; *El libro de Santo Iusto Paladino di Franza*. Der Sammelband W³ endlich enthält 32 meist kurze Stücke, von den zahlreichen Moritaten, die sich mit der Hinrichtung berühmter Verbrecher befassen, bis zum bekannten Volkslied der *Bella Malgherita*; von *Rime Spirituali sopra il santissimo Rosario* bis zur

Egloga pastorale. Die zehn interessantesten Texte werden in extenso wiedergegeben.

Der zweite Teil der Beiträge befaßt sich mit dem *Libro de Santo Iusto Paladino de Franza*. Der vollständige Text wird ergänzt durch einen weit ausgreifenden, meisterhaften Kommentar.

Vor allem gelingt hier L. eine sehr schöne und wohl auf lange Zeit hinaus endgültige Darstellung des Fortuna-Motivs in der abendländischen Dichtung. Darüber hinaus gelangt er zu einem in seiner Art erstmaligen Katalog der geschichtlichen und legendären Gestalten, die in der Fortuna-Dichtung regelmäßig wieder erscheinen. Wir werden auf diesen zweiten Teil noch zurückkommen.

Der dritte Band endlich bringt den vollständigen Abdruck von neun bemerkenswerten Contrasti, Cantari und Novellen, die allen drei Sammelbänden entnommen sind.

In der Einleitung entschuldigt sich der Verfasser wegen der beschränkten ihm zugänglichen bibliographischen Hilfsmittel. Trotzdem ist die Bibliographie so reichhaltig ausgefallen, daß das Buch auch als Nachschlagewerk große Dienste leisten wird.

Es sei dem Rezensenten gestattet, zu einigen Detailfragen des zweiten Teiles Stellung zu nehmen.

Zu p. 82 ss.: Auf p. 82 zitiert L. das Sonett von Antonio Pucci:

*Però si guardi chi di sopra siede
In su mia rota che gli ho fatti ricchi,
Che non gli avegna caduto da piede;
Faccia, se può, che tosto la conficchi
Chiunque è que'che signoria possiede, ecc.*

An dieses Sonett knüpft die berühmte Nov. 193 bei Franco Sacchetti an: Piero di Filippo degli Albizi veranstaltet ein großes Fest. Uneingeladen erscheint an diesem Fest Messer Valore de' Buondelmonti (*nuovo uomo* bezeichnet ihn Sacchetti), mit einem großen eisernen Nagel in der Hand. Er hält eine bemerkenswerte Rede:

Piero, io vegno per mangiar teco e con questi nobeli uomeni e per ricordarti alcune parole, che come elle ti parranno fatte, io te le dirò, credendo ti siano molto utili; e mise l'aguto sopra uno camino, sì che ciascuno il vedea. Tu déi avere letto per le croniche de' Romani, che quando alcuno consolo tornava con gran vittoria sul carro trionfale, perché non si lasciasse assalire alla superbia, era messo in mezzo di due rubaldi, i quali li diceano villania, sputandoli talora nel viso e facendo altre cose assai vituperose. Fa'ragione, Piero mio, che io sia uno di quelli rubaldi e tu sia in sul carro del gran trionfo; però che, se io considero bene, tu se' il maggiore cittadino che mai fosse in questa città, e dentro e di fuori sei il più savio che avesse questa terra per alcun tempo (. . . .) Sì che io non veggio che tu non sie sì alto, che più non puoi andare in su; io veggio troppo bene che tu se' nel colmo della

rota e non ti puoi muovere, che tu non scenda e capolevi. Per questa cagione io t'ho recato quello aguto, che tu vedi a quel camino, acciò che tu conficchi la rota; e se ciò non fai, volgendosi com'ella fa, e'ti converrà cominciare a scendere, e forse venire al di sotto. —

Piero, che intendea bene il tedesco, rispose: (.) Ma, come ch'io non sia a mezza via giunto, là dove voi mi ponete, e'mi pare, che se la rota si potesse conficcare, la libbra del ferro tornerebbe alla valuta d'oro, però che sono tanti che la vorrebbero conficcare, che 'l ferro tutto interrebbe in quella rota. E oltre a ciò, se pur si potesse conficcarla, serebbe fare grandissima ingiustizia a quelli che sono di sotto e nel mezzo e da lato, che vogliono ch'ella volga, per migliorare stato.

Und als sich Messer Valore verabschiedet, sagt ihm Piero:

— Togliete l'aguto vostro, ché io nol potrei conficcare dove dite; però che Cesare e Alessandro e molti altri nol poterono conficcare, non che io che sono un piccolo uomo; e potendolo fare non voglio, acciò che 'l mondo non perisca. —

Diese reizvolle Variante ist, soweit ich sehen kann, von Sacchetti in die Literatur eingeführt worden. Sie wird später wieder fast unverändert wiedergegeben von Machiavelli in seinen *Istorie florentine* (III, 19).

Die Novelle ist aber auch bedeutsam in der Entwicklungsgeschichte des *Ubi-est*-Themas. Lommatzsch zitiert ausführlich die *Ballata* des Frate Stoppa de'Bostichi, die um 1320 entstanden ist, und die Wiederaufnahme des Motivs durch einen florentinischen Anonymus um 1405–1406. Nicht nur ist der große zeitliche Abstand auffallend, sondern auch die Thematik ist trotz der frappanten äußerlichen Ähnlichkeit verschieden. Während Frate Stoppa noch durchaus im Rahmen der mittelalterlichen Allegorie dichtet, mit Heranziehung großer Gestalten der biblischen und klassischen Geschichte, ist beim florentinischen Anonymus auch das tragische Schicksal großer Zeitgenossen mit einbezogen, als warnendes Memento an die Lebenden. Damit ist aber erst jene endgültige Form geschaffen, die ihren höchsten Ausdruck findet in Villons *Ballade des seigneurs du temps jadis* (1461) und den ergreifenden *Coplas de de la Muerte* des Spaniers Jorge Manrique (etwa. 1476).

Da nun die Fassung des Anonymus, wie dies L. sehr schön nachweist, ein ganz unselbständiges Machwerk darstellt, muß man sich fragen, ob auch für den neuen, zweiten Teil eine ältere Vorlage besteht. Diese Lücke in der Tradition wird nun von Sacchetti geschlossen. Undatiert, aber vor 1362 entstand die *Frottola LXIV*¹, deren Exempla mit dem Jahr 1328 abgeschlossen sind: 1327 Sturz von Galeazzo I. Visconti, 1328 Tod des Castruccio Castracane im Valdinievole. Da diese Ereignisse zur Zeit der Abfassung der *Frottola* aber bereits dreißig Jahre zurückliegen, geht man wohl nicht

fehl, wenn man ein weiteres verlorengegangenes Zwischenglied zwischen Frate Stoppa und Sacchetti annimmt.

Chronologisch folgt dann Sacchettis Sonett CCXXXII an den Grafen Carlo da Poppi, 1386 verfaßt¹.

*A che si fiderà nessuno umano
vegendo sei signori saggi ed alteri,
o conte Carlo, che in qua da ieri
partiti son da questo mondo vano
Duca d'Angiò², e 'l Signor di Melano³
e 'l conte di Savoia⁴ e' cavalieri
Galeotto⁵ e Ridolfo⁶, buon guerrieri
E' l re Carlo⁷ quand'era più sovrano*

Der Tod dieser sechs Gewaltigen ist in einem Zeitraum von nur drei Jahren erfolgt, der letzte geschah wenige Monate vor Abfassung des Gedichts.

Als nächstes folgt nun die schon erwähnte Novelle 193, die nichts anderes ist als eine Paraphrase in Prosa des *Ubi-est*-Gedichtes. Im Schlußkapitel äußert sich Franco Sacchetti folgendermaßen:

O qual cosa è più certa che questa rota, la cui velocità nel volgere mai non ebbe posa, e quanti re, e quanti signori, e quante sette de' populi e de' comuni l'hanno già provato! Quanto più si vede, meno si crede. Chi è in alto stato non pensa mai al calare; e quanto più va in su, di maggior pericolo è la caduta. Non voglio mettere tempo in allegare le fortune degli antichi signori, guardisi pur una canzonetta che colui che la fece ve ne mise una gran parte, la qual comincia:

*«Se la fortuna e 'l mondo,
Mi vuol pur contastare, ec.»⁸*

E non dirò come fu in cima della rota Troia, e come Priamo, e come fu grande Tebe, e come fu alla Cartagine, e 'l suo Annibale, e la setta Barchina, e l'altra; e lascerò stare Roma che signoreggiò tutto l'universo, e ora quello ch'ella tiene; e qual furono i cittadini suoi, e qual sono oggi: ogni cosa è volta di sotto e attuffata nella mota.

¹ F. SACCHETTI, *Il libro delle Rime*, a cura di A. Chiari. Bari 1936.

² Louis d'Anjou, gest. bei Bari am 20. September 1384.

³ Bernabò Visconti, im Kerker an Gift gestorben am 19. Dezember 1385.

⁴ Amedeo VI, il Conte Verde, gest. am 1. März 1383 bei Campobasso.

⁵ Galeotto Malatesta von Rimini, gest. 1385.

⁶ Ridolfo da Varano, Herr von Camerino, gest. 1384.

⁷ Karl III. von Durazzo, König von Neapel, gest. am 5. März 1386 im Kerker.

⁸ Wörtliches Zitat der Ballata von Frate Stoppa de'Bostichi.

Che vo io cercando le cose antiche che si potrebbe dir: forse non fu così? diciamo di quelle che ieri vedemmo: quanto volubilmente la rota mandò sul colmo re Carlo terzo, e essere re di Puglia e d'Ungheria, e come subito il mandò in alto, tanto subito o più il volse a basso. Come condusse questa in superiore stato messer Bernabò, signore di Melano, per farlo venire nella inferiore parte, là dove senza ritegno fu disfatto. I signori della Scala¹ come sono arrivati?

I Gambacorti signori di Pisa al tempo di Carlo imperadore, esser disfatti, e poi disfatto chi signoreggiò dopo loro; poi ritornare messer Pietro Gambacorti e suoi nella signoria; e in fine essere morti e cacciati². Non è questo un fare all'altalena? non è questo un farsi certo che sempre questa rota giri?

Damit ist die Brücke geschlagen zwischen der Fassung von Frate Stoppa (1320) und der zuletzt genannten Version von Zanobi di Pagolo Perini (1405). Ebenso wird deutlich, daß sowohl der Anonymus als auch Zanobi di Pagolo weitgehend die Reihe der Exempla benutzt hat, die Sacchetti aufgestellt hat. Denn die Beispielreihe bei Sacchetti ist nicht rein zufällig: mit Pietro Gambacorti, dem er am Vortag von dessen Ermordung noch einen Brief schrieb, war er befreundet; Bernabò Visconti und Ridolfo da Camerino hat er persönlich gekannt und hoch geschätzt, wie dies aus mehr als einer Novelle des Trecentonovelle hervorgeht.

Zu p. 134: Der Weiberarbeit verrichtende Salomon wird auch im *Fiore di Virtù*³ erwähnt: ... *ch'el se conta in lo vedre testamento, che quando Salamone fo inançi del tempo, ello amati per una donna pagana per amore e ella lo fe negare deo et adorare l'idole, e zunselo a tanto, ch'ela lo fasea vistire e imbandare a modo de femena, e po lo fea filare e menare o ella voleva, si come fosse uno fantisino.*

Zu p. 149: Eine etwas abweichende Version von der illegitimen Herkunft Cäsars gibt der *Fiore di Filosofi e di molti Savi*: Cäsar wurde aus dem Mutterleib herausgeschnitten, *e perciò fue chiamato Cesare*⁴. Derselbe Text gibt auch die Erklärung für zwei etwas rätselhafte Verse: *Libro de Santo Iusto: finire lo feci con gran vituperio mostrando molto de lezere le carte* (V. 403–404).

Fiore di Filosofi, p. 149: *E quando andava al consiglio e fue morto, una lettera gli fue posta in mano, che iscopria la morte sua, e fugli trovata in mano suggiellata e non aperta; che s'egli avesse aperta e letta la lettera, forse se ne sarebbe guardato.*

¹ Die Della Scala wurden 1387 aus Verona vertrieben.

² Pietro Gambacorti, Herr von Pisa, ermordet am 16. Okt. 1392.

³ *Fiore di Virtù*, saggi della versione tosco-veneta ... a cura di J. ULRICH, Lipsia 1895.

⁴ *Fiore di filosofi e di molti savi*, ed. CAPPELLI, Bologna 1865.

Zu p. 166 ss.: Bei Sacchetti erscheint Crassus in der Canz. CXLI: ...*Di quel possi tu ber che beve Crasso*, und in der Canz. CXLIX: ...*Crasso cercò, sì che l'uccise, l'auro e Tamaris diè sangue a chi 'l bramava*. (Zu *Tamaris* = *Tomyris* cf. Lommatzsch, p. 169.)

K. Huber

★

ELIO ANTONIO DE NEBRIJA, *Vocabulario Español-Latino* (Salamanca ¿1495?), nuevamente reproducido en facsímile por acuerdo de la Real Academia Española. Madrid, 1951 [224 p.], en folio.

He aquí la ejecución de una excelente idea. Durante varios siglos de filología castellana no han dispuesto los eruditos de una de las obras máximas de su instrumental bibliográfico, más que en reediciones muy tardías, de los siglos XVII y XVIII, profundamente alteradas, ampliadas muchísimo, y atestadas de erratas y de descuidos. De la primera edición del Vocabulario de Nebrija no se habían conservado en todo el mundo más que siete ejemplares, respectivamente en las bibliotecas públicas de Madrid, Barcelona, Évora, Nápoles y Londres, y otro en la de la Real Academia; a estos seis, indicados en el prólogo de la edición presente, debo agregar el de la Hispanic Society de Nueva York, que he tenido ocasión de consultar personalmente. Del mismo poseo un microfilm que esquilmé completamente y cuyo contenido incorporé del todo al texto de mi *Diccionario etimológico*. Pero la inmensa mayoría de los filólogos, cuando citan el diccionario de Nebrija, emplean una de las 89 ediciones posteriores, que se hicieron de esta obra hasta el siglo XIX; lo más común es emplear una edición del siglo XVIII¹. Estas ediciones no sólo están llenas de errores sino, aún más, de palabras agregadas en fecha muy posterior, por correctores anónimos sin buena preparación filológica. Aunque la próxima publicación de mi *Diccionario* habría puesto, de todos modos, a disposición del público el verdadero contenido del libro del fundador de nuestra filología, ha sido idea muy oportuna el publicar una edición facsímile del mismo, que permitirá comprobar todos los detalles de ese léxico con mayor comodidad y con tanta frecuencia como se desee. No merecía menos la excelencia de la obra del gran nebrisense. En

¹ Así lo hice yo mismo en algún trabajo antiguo, y así lo hace en uno muy reciente el prof. YAKOV MALKIEL (*BHisp.* 1951, 56), creyendo así poder fijar en 1495 la primera documentación de *piara*, sólo atestiguado en realidad en diccionarios de fines del siglo siguiente.

primer lugar por ser la suya la piedra fundamental de la lexicografía castellana, que todos los lexicógrafos posteriores copiaron e interpretaron más o menos bien. También porque el diccionario de Nebrija es incomparablemente más fidedigno que la obra de Covarrubias, llena de invenciones y deformaciones fonéticas y semánticas arbitrarias, que este lexicógrafo despreocupado no tuvo escrúpulo en introducir para que sirvieran de apoyo a sus desencaminadas etimologías. Y sin embargo es a Covarrubias a quien suelen citar comentadores y exégetas de la lengua y de los autores clásicos, y pocos se atreven a echar mano del testimonio mucho más valioso de Nebrija, por no disponer del texto de una edición coetánea de su autor.

La reproducción académica se ha realizado con el mayor cuidado y en forma plenamente satisfactoria. El facsímile, ejecutado por la editorial valenciana Castalia, se lee en forma perfecta. La presentación lujosa es digna de la jerarquía altísima de este libro; no lo es menos el papel de hilo empleado, elaborado especialmente en una fábrica de Gelida (Barcelona). La publicación pertenece a la misma colección académica donde figuran facsímiles tan importantes para el filólogo hispanista como las Obras Completas de Cervantes, el *Cancionero* de Juan del Encina, las *Farsas y Églogas* de Lucas Fernández, la *Recopilación en metro* de Diego Sánchez de Badajoz, el *Fuero de Avilés*, la *Dorotea* de Lope y varias obras de Timoneda y otros ingenios.

The University of Chicago
Institut d'Estudis Catalans

Joan Corominas

★

LOPE DE VEGA, *Fuente Ovejuna*, Bibliotheca Romanica 319/324, Biblioteca Española; Strasbourg (s. a.), éditions Heitz; hrsg. von E. Kohler. 142 Seiten.

Die bestens bekannte Sammlung B. R. veröffentlicht zum erstenmal, wie der Herausgeber K. sagt, ein Werk von Lope de Vega, eines seiner schönsten, in dem nicht nur sein gutmütiger Humor, sondern vor allem sein menschliches Mitfühlen zum Ausdruck kommt. Sehr zu begrüßen ist der in einem Anhang mitgegebene Auszug aus der *Chronica de las tres Ordenes y Caballerias de Santiago, Calatrava y Alcantara...* von Frey Francisco de Rades y Andrada, Toledo 1572. Ihr entnahm Lope höchstwahrscheinlich den Stoff zu *F. O.* Kohlers Einleitung enthält eine ausführliche Lebensbeschreibung, eine Beurteilung des Stückes, seine Überlieferung und Übersetzungen, der Anhang eine Übersicht über den Versbau und ausgiebige Erläuterungen zum Text. Zugrunde gelegt ist

der Wortlaut der Real Academia Española, nicht *Ac. Esp.*, wie K. p. 13 schreibt. Im Text sind szenische Bemerkungen in Klammern ergänzt.

So erfreulich eine solche Herausgabe in handlicher Form ist, so dürfte der Text für eine Neuauflage einer Überholung unterzogen werden, um die zahlreichen störenden Druckfehler auszumerzen. Nur einige Beispiele: p. 9 *que punto* statt *qué punto*; p. 11 und 12 *par* statt *por*; p. 13, a. 2 *hisloviceal* statt *historical*; p. 16 *poro* statt *pero*; p. 99 *buyendo* statt *huyendo*; p. 129 a. *eunta más* statt *cuenta más*; v. 268 *corazóm* statt *corazón*; v. 285 und 2176 fehlt *;*; v. 415 und 1303 *si* statt *sí*, v. 486 *muestro* statt *nuestro*; v. 530 *Comentadore* statt *Comendadore*; v. 856, 1248 und 1249 fehlt *;*; v. 1271 *ejército* statt *ejército*; v. 1684 *nacernos* statt *hacernos*; v. 1692 *tan fiereza* statt *tan gran fiereza*; v. 1966 *pos* statt *por*; v. 2249 *hellaqueria* statt *bellaquería*. Außerdem fehlen die Akzente in Worten wie *Cádiz*, *día*, *había*, *poesía*, *lírico*, *tío*, *legítimos*, *decís*, *así*, *mí*, *Cristóbal* (p. 10), u. a. häufig; fälschlich oder falsch sind sie gesetzt bei *Esteban*, *resumen*, *según*, *ni* u. a. Die Verse 2060–2064 bilden eine *quintilla* und nicht *redondillas*.

Berlin

Eva Seifert

★

HANS OSTER, *Die Hervorhebung im Spanischen*, Diss. Zürich, 1951. 199 S. Buchdruckerei Fluntern, Zürich¹.

Recht begrüßenswert ist diese Fundgrube wohlgeordneter Belege für die Hervorhebung, wobei Redensarten wie *dale que dale*, das andalusische *allá tú* u. a. keineswegs fehlen. Diese Besprechung will versuchen, der Vielseitigkeit des Gebotenen gerecht zu werden. Es sei vorausgeschickt, daß sich zum Portugiesischen manche Parallelen ziehen lassen, von denen nur einige angedeutet werden sollen.

Wie das Thema es nahelegt, sind die Beispiele Osters der gesprochenen Rede, dem Gespräch, d. h. dramatischen Werken und Romanen des 19. und 20. Jahrhunderts entnommen². Da es als

¹ Käuflich beim Verfasser: Altbergstraße 29, Dietikon (Zürich).

² Daß nicht nur im Gespräch, sondern auch in ernster wissenschaftlicher Darstellung die Hervorhebung den Normalsatz «verbiegt» – hier durch Segmentierung des Subjekts –, beweise folgender Satz: *Así como el pueblo es natural que blasone de su riqueza es natural que los técnicos muestren los peligros de la sobreproducción lingüística*, Vicente García de Diego, *Lecciones de lingüística española*, Bibl. Románica II, 1951, p. 210.

Eigenart des Spaniers gelten kann, möglichst die ausgetretenen Bahnen zu meiden, ist die üppig sprießende, sich ständig überbietende, in allen Tonarten spielende Hervorhebung ein gern angewendetes Mittel. Ein Beispiel für die variierende Wiederholung durch Inversion: *¿Pa casa yo? ¿Yo pa casa? ¿Pa casa yo?* (57).

Die Arbeit zerfällt in zwei Teile, dessen zweiter der Beeinflussung und Zerkleinerung des normalen Satzbaus durch affektische Hervorhebung gewidmet ist. Im ersten, fast die Hälfte des Buches umfassend, behandelt O. die affektische Bekräftigung der Rede durch Interjektionen, Beteuerungen (*a fe que, digo que, sí* u. a.), die explikativen Konjunktionen (*si, que*) Einleitungsformeln (*es que* u. a.). Ein Beispiel dafür, wie die affektisch bedingte Beteuerung *sí* in einem Satz wie: *y sí lo serán...* (20) durch eine Art «Addition» von steigernden Elementen zu Höhepunkten führt: *¡esta sí que es gorda!; ahora sí que me conviene* (22). Diese sogenannte «Addition» darf als ein Grundmittel der Hervorhebung gelten, daher sei noch ein aus gegensätzlichen Bestandteilen zusammengeschweißtes *eso sí que no* (52) und ein dem syntaktischen Teil entnommenes, dreifach gesteigertes angereicht; sie alle zeigen, wie einstige hervorhebende Wörter zu Partikeln werden, die der Spanier neu überbieten muß: *por lo que respecta a los pobres Parrocos...* (198). Jedem, der mit Spaniern gesprochen hat, wird noch die Verlegenheitseingangsformel *es que* im Ohr klingen, die, einer sinnfälligen Notwendigkeit entkleidet, dem Sprechenden Zeit zur Überlegung läßt. Daß auch sie Partikelcharakter erreicht hat, erweist das gelegentliche Fehlen des Konjunktivs bei *no es que* (26). Auch die angeführten Beispiele zu *lo extraño es que* (33) enthalten nur einmal den Konjunktiv. Selten wirft O. einen Seitenblick auf andere romanische Sprachen. Wenn er, wie es hier geschieht, den Unterschied zu fr. *est-ce que* darlegt, so wäre ein Hinweis auf die Verwandtschaft des begründenden *es que* mit *c'est que* nicht überflüssig gewesen.

Weitere Abschnitte des ersten Teiles handeln von der interpellativen und demonstrativen Hervorhebung: Anrede, Lokaladverbia (*de aquí que* u. a.) und dem Demonstrativpronomen *eso*. Dies Wörtchen, oft durch *sí* verstärkt, steht irgendwo im Satz, bisweilen, entsprechend seinem betuernden Wert, von *porque* begleitet, durch Komma abgetrennt: *¡Lástima que tome esas monas er pajolero! Porque, eso sí, está dominao por er vino* (49). Es bliebe hierbei noch zu erwägen, wie weit sich daraus das heutige lapidare, trotzig betuernde *porque sí* entwickelt haben könnte, das so affektgeladen ist, daß es für einen Satz stehen kann: *lo hizo porque sí*. Seinen polemischen Zug bewahrt es in der Prosa von Ortega y Gasset, *España invertebrada*, 1951, p. 27: *No viven juntas las gentes sin más ni más y porque sí; esa cohesión a priori sólo existe en la familia*.

Zu dem Abschnitt Wiederholung, diesem so romanischen Mittel der Hervorhebung, dessen O. des öfteren gedenken muß, noch eine Bemerkung zur wiederholenden Antwort. Gewiß ist der Unterschied, ob Affekt oder Gewohnheit, schwer zu bestimmen. Ich persönlich würde in drei Beispielen der Osterschen Arbeit normale Ausdrucksweise sehen¹.

Die Steigerung der Idee – letzter Abschnitt des ersten Teiles – kann Adjektive, Adverbien, Substantive, Verben, Mengenausdrücke, die Negation und Demonstrativpronomina betreffen. Hier liest man mit besonderer Freude die ausgelassenen Äußerungen, denen Suffixe oder Präfixe (*rete-*, *requite-*) wie auch die Wörtchen *menudo*, *poco* im Sinne von «sehr viel» eine schmackhafte Ironie verleihen: *menudo disgustito me acarreo* (71); *tengo prisa*; *ando tan atareadito* (68). Es spricht sich hier der dem Spanier so vertraute Widersinn – affirmativ für negativ oder umgekehrt – aus, den keine Wendung besser kennzeichnet als *en mi vida* = «nie». Es sei noch eine kleine Ergänzung zu p. 64 erlaubt; *más* kann «*tan*», «*muy*» bedeuten, ohne daß ein Vergleichsglied folgt oder zu erwarten wäre, seine eigentliche Bedeutung ist also abgeschliffen, die aber zugleich eine gesteigerte, weil neue Hervorhebung erreicht in: *¿Qué hombre más pintoresco!*² oder bei Oster selbst p. 105: *Una novia tiene más bonita*, das im Zusammenhang mit der Inversion angeführt ist. – Reich belegt ist die verstärkende Note, die Verben wie *tener* u. a. zufällt, wenn sie als Hilfsverba Verwendung finden.

Der zweite Teil ist gegliedert in die Abschnitte Selektionsprinzip, Präsentativkonstruktionen, Segmentationsprinzip. Im Grunde handelt es sich in den drei Abschnitten um «Präsentieren», Hinstellen, Herausstellen. Schon im ersten Teil (41f.) unter Beispielen wie *cátate*, *ahí va* bildet die Präsentatividee die Grundlage. Und ist es nicht auch präsentativ, wenn die Beziehung des Angeredeten zum

¹ p. 54: *¿Ze me nota en el acento, no? – Se le nota. – ¿Necesita usted mi indicación? – La necesito. – ¿No te vas enojado conmigo? – No me voy enojado contigo, Concha.* – Im Portugiesischen ist die Wiederaufnahme des Verbs oft die Regel: *Tens ainda que estudar a tua lição? – Tenho, sim, meu pai.* – Aus dem Brasilianischen: *Mas o senhor é rico mesmo?! – Sou... (27) – Os homens não precisam de nós... – Precizam, senhor... (21)* Joracy Camargo, *Deus lhe pague*, Lisboa s. a. – Aus Valle-Inclán, *Jardín Umbrío* (76): *¿Sabe hacerlas (condenaciones)? – Sé hacerlas.* Die Osterschen Beispiele zeigen, daß solche Art zu antworten nicht nur dem Galicia entstammenden Valle-Inclán eignen, sondern auch zahlreich bei den Andalusiern Alvarez Quintero vorkommen.

² Pedro Mata, *La reconquista*, Pueyo, p. 30.

Sprechenden fester geknüpft wird durch *tener* mit Partizip als mit einem Ausdruck des Seins?: *Me tienes asombrada, me tiene usted vuelta de Galicia.*

Das Selektionsprinzip beruht auf der Überlegung, daß ungewöhnliche Wortstellung, Inversion Hervorhebung bedeutet. O. unterscheidet deren zwei: A-X, die Nach- oder Endstellung des Subjekts, dessen verzögertes Auftreten die Spannung im Angeredeten – auch im Leser – erhöht, und X-A, alle übrigen Inversionen der anderen Satzteile untereinander, die nicht Subjekt und Prädikat sind, ein Typ, der nach O. unmittelbar, unbeherrscht wirke (108). Wenn er zwischen sachlicher und affektischer Inversion scheidet, so gibt er zu (101, 157), daß auch auf sachlicher Grundlage die Affektivität nicht ausgeschlossen sei. Eine Reihe Gefühlswerte, *ganas, vergüenza, milagro* u. a., nehmen als Objekte Spitzenstellung ein; die sie regierenden Verben *tener, dar, ser, costar, estar, inspirar, causar, pedir, parecer* u. a. treten dabei häufig auf. Auch hier gibt es Verstärkungen durch *ni, hasta, tanto* u. a. Von einer Anzahl invertierter Wendungen darf man wohl sagen, daß sie schon ihrer Affektivität entkleidet sind: *claro está, maldito sea, en paz descansa.* Andere mögen ihre Spitzenstellung rhythmischer Bedingtheit verdanken, wie *sabido es, mejor es, menester es, preciso es, bueno será.* Es soll nicht unterlassen werden, bei diesem wie bei den folgenden Abschnitten darauf hinzuweisen, daß alle Stellungsmöglichkeiten und Kombinationen angeführt und ausgewertet sind.

Die Präsentativkonstruktionen gliedern sich nach dem Schema *lo que hay que hacer es callarse, callarse es lo que hay que hacer* und *es callarse lo que hay que hacer*¹. In der Hervorhebung kann jedes Satzglied stehen.

Das Segmentationsprinzip endlich besteht darin, daß das hervorgehobene Satzglied herausgelöst wird – es kann jedwedes sein. – Der Erfolg dabei ist, daß der ausgesprochene Gedanke an Plastik gewinnt, daß außerdem dem Rest des Satzes noch Raum bleibt, eine weitere Hervorhebung zu tragen (173 ss.). Auch zweifache Segmentierung kommt vor: *A mí/la educación/me la dió muy buena mi papá* (184), mit zusätzlicher Betonung des Subjektes. Unter welchen Bedingungen, aber auch mit welcher Regellosigkeit die Wiederaufnahme des segmentierten Akkusativobjektes durch das Pronomen gehandhabt wird, das nachzuerleben, darf man dem Leser dieser ergebnisreichen Arbeit überlassen, der man nachrühmen

¹ Von mir stilisiert. – Aus dem Brasilianischen zum Vergleich: *E por isso que o senhor pede?* (18) – *Pois é de moço que se deve começar a pedir!* (2) aus Camargo, *Deus lhe pague.*

möchte, sie habe den Grundsatz der Steigerung, der dem Thema eigens innewohnt, als bestimmend wahrgenommen in der Gesamtwie auch in der Einzelgestaltung.

Berlin

Eva Seifert

★

Cancioneiro do Ribatejo. Organização e prefácio de ALVES REDOL. Lisboa, Centro Bibliográfico, 1950, 200 pp.

An Sammlungen volkstümlicher Liedchen ist in Portugal kein Mangel; eifrige Pfleger alles Volkstümlichen haben solche aus so ziemlich allen Teilen des Landes zusammengestellt (man sagt, daß bisher etwa 60 000 Vierstropher gesammelt sind). Allerdings blieb es gewöhnlich bei der Aufzeichnung, ohne daß dazu ein Kommentar oder eine volkskundliche Auswertung käme.

Auch dieser Band macht hiervon keine Ausnahme, denn die Einleitung durch den Schriftsteller Alves Redol bewegt sich in allgemeinen Betrachtungen hauptsächlich soziologischen Charakters, und wenn der Herausgeber auch verschiedene volkskundliche Arbeiten kennt – er führt Arnold van Genepp, Michael Haberlandt, Gaston Paris und von Portugiesen Garrett, Teófilo Braga und Leite de Vasconcelos an –, so ist er doch, wie er selbst zugibt, kein Fachmann. Er kämpft dagegen an, daß man gewöhnlich volkstümliche Sammlungen dieser Art nur aus der Vorliebe für alles, was «*muito antigo*» sei, vornehme, während doch Folklore die «*vigilante e despaixonada retenção de tudo o que o povo conserva do passado e cria no presente*» sei, «*dando este as tradições de amanhã, num encadeamento que afirmará a presença constante da inventiva popular na cultura das nações.*» Daher haben er und seine Mitarbeiter diese Liedchen aus dem Ribatejo ohne jede Rücksicht auf «*aquele culto só pelo muito antigo*» gesammelt, denn es sei nur natürlich, daß sich der Inhalt der Liedchen im Laufe der Zeit stets erneuere und daß sich in ihnen die jeweilige «*estrutura social*» widerspiegle. Man finde in ihnen «*a opinião da massa anónima sobre as relações sociais, o nível da vida, as suas aspirações, os seus orgulhos e as suas queixas*». Das ist alles zweifellos richtig, wenn mir auch der Verfasser nach seiner ganzen, auch in seinen Romanen zum Ausdruck kommenden Einstellung die sozialen Faktoren etwas zu hoch einzuschätzen scheint.

Was sind schließlich in der Hauptsache diese Liedchen? Es sind die üblichen aus vier Versen bestehenden Strophen (*quadras* oder *trovas*), in denen gewöhnlich die ersten zwei Verse von irgend etwas Naheliegenderem ausgehen, was der Sänger oder die Sängerin des

Liedchens gerade vor Augen oder im Sinne hat, und das kann auch etwas ganz Banales sein, und an die Reimsilben des ersten Teiles anknüpfend, folgt dann der zweite, der den eigentlichen Gedanken ausdrückt, den der liebende Teil – denn zum allergrößten Teile handelt es sich um Liebesstrophen – auszudrücken beabsichtigt. Allerdings gibt es auch Liedchen genug, in denen auch die ersten beiden Verse schon Bezug auf den eigentlichen Anlaß und Inhalt nehmen, und auch solche – aber sie sind in der Minderzahl –, die irgendeinen Gedanken oder ein Gefühl einkleiden, das mit Liebe nichts zu tun hat, wie etwa das folgende:

«*Trabalho na tecelagem
no tear novo me mato:
para ganhar p'ra comer,
não chego a ganhar p'ro fato*» (aus Tomar, p. 193),

in dem also der Singende seine Unzufriedenheit mit der harten und schlecht bezahlten Arbeit in der Textilfabrik zum Ausdruck bringt; das sind eben die Liedchen vom soziologischen Typus, denen Alves Redol so großen Wert beimißt.

Und es ist natürlich auch kein Wunder, wenn in den einleitenden Versen nicht selten auf eine moderne Einrichtung, wie die Eisenbahn, angespielt wird, was den Liebhabern des «*muito antigo*» ein Dorn im Auge sei (p. 12); der Singende geht eben von dem aus, was er gerade sieht. Auch in sardischen Liedchen aus Nuoro hört man die Lokomotive pfeifen.

Der Herausgeber sagt selbst, daß die Liedchen aus dem Ribatejo ganz ähnlich sind wie die im ganzen Lande und daß man viele gleichlautende auch in anderen Teilen Portugals hört. Auch sind vielleicht manche wirklich aus anderen Gegenden eingewandert; denn nach dem Ribatejo kommen, besonders zur Zeit der Landarbeit – des *grangeio* –, Leute aus allen möglichen Gegenden, um sich vorübergehend zu verdingen: die *gaibéus* aus dem Norden, meist aus der Beira, die *Varinos* (aus Ovar), die *Avieiros* (aus Vieira de Leiria), die man mit einem zusammenfassenden Namen *mallezes* heißt (von *malta* «*reunião de gente de baixa condição; reunião de trabalhadores, que se transportam juntamente de um para outro lugar, em procura de trabalhos agrícolas*»)¹.

¹ Die Verbreitung und Verallgemeinerung der *quadras* von einer Gegend zur anderen durch die in Portugal so zahlreichen Saisonarbeiter und natürlich auch auf anderem Wege beschränkt sich nicht auf den Ribatejo. «As pollen is carried by the honey-seeking bee, so are they (the popular quatrains) carried from one end of Portugal to the other by military recruits or by those bands of labourers who bring in the harvest in the Alentejo and the vintage

Obwohl also die *quadras* aus dem Ribatejo sich in Form und Inhalt nicht wesentlich von den übrigen Liedchen des Landes unterscheiden, war es doch ein glücklicher Gedanke des Verfassers, sie zu sammeln. Denn es gab bisher keine Liedersammlung aus dieser Gegend, und dann ist der *Ribatejo* eine der eigentümlichsten Landschaften Portugals, beherrscht von dem großen Strome, nach dem er benannt ist und um den sich das ganze Leben dreht, das Land der *lezírias* (Marschgelände) und *mouchões* (von Bäumen bestandene Auen inmitten der *lezírias*), im Frühjahr von mächtigen Überschwemmungen heimgesucht, die aber wieder die ungemein fruchtbaren Marschen erzeugen, die eben von den *maltezes* und *gaibéus* bebaut werden; auch ist es das Land der großen Rinder- und Pferdeherden, die dort weiden, und die Heimat der portugiesischen Stierzucht und Stierkämpferleidenschaft. Niemand war berufener, die Liedchen seiner Heimat zu sammeln und zu veröffentlichen, als Alves Redol, der in seinen großangelegten Romanen *Avieiros*, *Gaibéus*, *Marés* und *Fanga* von dem Leben und Leiden der Ribatejo-Bewohner ein so anschauliches und unvergeßliches Bild entworfen hat.

Und wenn auch viele der «*quadras*» wie überall konventionell und oft geradezu banal sind, so spiegeln sie in ihrer Gesamtheit doch das Leben, die Landschaft, die Leidenschaften und Gewohnheiten der Bewohner wider, die natürlich ihre Heimat allen übrigen Gegenden vorziehen:

«*Borda d'Água, Borda d'Água,
Borda d'Água, Santarém,
vale mais a Borda d'Água
do que quanto o mundo tem*» (p. 49).

Und manchmal finden sich unter vielen konventionellen Fassungen auch Einkleidungen, die einen Gedanken in origineller Form ausdrücken und sich durch eine gewisse Frische der Empfindung auszeichnen:

«*Tenho no meu coração
duas escadas de flores:
por uma sobem suspiros,
por outra descem amores*» (aus Vila Franca da Xira, p. 114)¹.

oder:

«*Meu coração abre ou fecha
sem ser arca nem baú;
é fechado para todos,
aberto só para um*» (Alhandra, p. 114)¹;

on the Douro», sagt RODNEY GALLOP, *Portugal, A Book of folkways*, Cambridge 1936, p. 231.

¹ Allerdings sind auch solche Strophen keine ausschließliche

oder:

«*Quatro castanhas assadas
e uma pinga de aguardente
e um beijo d'uma cachopa*¹
faz um home andar contente» (Montijo, p. 155).

Am meisten tritt, wie es in der Natur der Sache liegt, das Persönliche und damit das Originelle in den Liedchen zutage, die einen spöttischen Ton anschlagen:

Eigentümlichkeit der volkstümlichen Muse des Ribatejo. Die beiden obigen Fassungen sind z. B. auch in den «*Mil trovas populares portuguesas*» collectionadas e prefaciadas por AGOSTINHO DE CAMPOS e ALBERTO D'OLIVEIRA, 3.^a ed., Lisboa 1937, p. 216 (no. 666) und p. 219 (no. 678) enthalten, die von überallher zusammengebracht und ohne Angabe der genauen Herkunft veröffentlicht worden sind. Auch gibt es Varianten, z. B. von dem ersten Liedchen:

«*Tenho no meu coração
Duas rodas a moer;
Uma anda, outra desanda,
Assim é o bem-querer*» (*Mil trovas*, no. 655, p. 213).

¹ *cachopo*, *cachopa* bezeichnen im Portugiesischen einen jungen Burschen oder ein Mädchen aus dem Volk. Als *cachopius* kommt das Wort in latinisierender Form schon in den alten «*Leges*» im 13. Jahrhundert vor («*Et melior cachopius de lauoyra moretur pro triginta solidis . . .*» (p. 193); – «*Item cachopius de ganato moretur, pro triginta solidis . . .*» (p. 194), s. A. A. CORTESÃO, *Subsídios para um dicionário completo da língua portuguesa*, Coimbra 1900, p. 29); *cachopo*, -a «*rapaz ou rapariga do povo*» wird häufig von GIL VICENTE verwendet (Obras de Gil Vicente, com revisão, prefácio e notas de Mendes dos Remédios, vol. III (1914), p. 358, Glossar mit Angabe der Stellen), ebenso von FERNÃO LOPES: «*. . . outros se fartavão dervas, e bevião tanta agua, que achavam mortos homens e cachopos jazer imchados nas praças e em outros logares*» (Crónica de D. João I, ed. António Sérgio, Lisboa 1945, vol. I, p. 306, cap. 148). Die Ausdrücke sind heute allgemein im Gebrauch, haben aber doch immer noch einen etwas plebejischen Anstrich. Wie ich in *ZRPh.* 63 (1943), 338 ausgeführt und bewiesen zu haben glaube, ist die ursprüngliche Bedeutung, die noch in Mundarten Nordportugals und Nordspaniens fortlebt, «*Baumstumpf*», was dann zu dem bekannten Bild «*stämmiger Bursch*» usw. führte; zugrunde liegt eine Ableitung von *cacho* mit jenem *p*-Suffix, das in spanischen wie portugiesischen Mundarten eine ziemliche Rolle spielt und über das ich mich in dem erwähnten Artikel näher verbreitet habe.

«Fui ao mato à carqueja,
 escorreguei na flor do tojo;
 estes rapazes de agora
 de asseados metem nojo» (Chamusca, p. 69);

«Rapariga, a tua vida
 não a contes a ninguém;
 que uma amiga tem amigas,
 outra amiga amigas tem» (Alcochete, p. 165);

«Sei que andas mal comigo
 por causa das embrulhadas¹;
 se tens dor de cotovelo²,
 deita-lhe urtigas pisadas» (Torres Novas, p. 124).

«Meu amor, se fores à ceifa,
 leva a foice e os canudos;
 de empreitada, lanços largos,
 de jorna, lanços miudos» (Torres Novas, p. 172)³.

Daß man auch im Ribatejo mit der Zeit geht und die Modewörter kennt, können folgende «quadras» zeigen:

«O meu amor é 'chófer',
 trabalha com gasolina;
 quando passa à minha porta,
 faz pó-pó, toca a buzina» (Brogueira, p. 192).

«Uma saia à travadinha,
 isso não é para ti;
 usa blusa à quimono
 e cabelinho à chi-chi» (Vila Franca da Xira, p. 95).

¹ im Sinne von 'Intrige'.

² *dor de cotovelo* 'Ellbogenschmerzen' ist eine volkstümliche Bezeichnung für die Eifersucht; vulgär sagt man dafür auch *dor de corno*, so daß es möglich ist, daß der erstere Ausdruck eine euphemistische Verblümung für den zweiten ist.

³ Diese *quadra* ist eine der «soziologisch-satirischen», von denen Alves Redol spricht: Wenn der Geliebte zum Mähen geht, soll er die Sichel und die *canudos* mitnehmen (die *canudos* werden das sein, was sie nach J. A. CAPELA E SILVA, *A Linguagem Rústica no Concelho de Elvas*, Lisboa 1947, p. 47 im Alentejo sind: «*canudos de cana que se põem nos dedos da mão esquerda: médio, anelar e mínimo, para os proteger da foice no serviço da ceifa*»); wenn es sich um eine Akkordarbeit (*empreitada*) handelt, soll er mit der Sichel mächtig ausholen, d. h. schnell arbeiten, um möglichst viel zu verdienen; wenn es dagegen um Tagelohn (*jorna*) geht, möge er sich Zeit lassen.

Der Herausgeber hat den Texten keine Erklärungen beigegeben; im allgemeinen sind sie auch ohne weiteres verständlich, und dann sind sie ja für portugiesische Leser bestimmt. Aber bei manchen Wörtern würde doch eine Erläuterung nicht überflüssig sein, selbst für Portugiesen. So wird z. B. *brochar* in Verbindung mit dem Pflug in einer Bedeutung gebraucht, die von den Wörterbüchern nicht verzeichnet wird:

«*Vi quatrocentas charruas
postas no campo a lavar,
cada charrua dez cangas . . .
quantos bois tavam a brochar*» (Samora Correia, p. 96).

«*O vinho do meu patrão
cabe todo num barril;
cada charrua dez cangas,
vem a brochar oito mil*» (Vila Franca da Xira, p. 96).

«*Vamos brochar a charrua . . .*» (Samora Correia, p. 171);

«*Tu não sabes trabalhar,
nem carrear numa eira,
nem brochar uma charrua,
nem dar preceito à lavoira*» (Glória, p. 172).¹

Und was obiges *saia à travadinha* wirklich ist, kann man aus den Wörterbüchern auch nicht entnehmen. *Travar*, *travado* haben verschiedene Bedeutungen, die auf einen Stoff angewendet werden könnten; aber man möchte doch gerne wissen, welche technisch genaue Entsprechung hier vorliegt. Was ist *mazantina*? («*O senhor da Borda d'água / chapéu usa à mazantina*»: p. 92) und *cajeirão*? («*Estes rapazes de agora, / estes que de agora são, / tem a honra na taberna / e o brio no cajeirão*»: p. 109).

Häufig gebraucht wird auch *laurear*:

«*Quero cantar, quero rir,
laurear que é o meu tempo;
quem não me quisser ouvir,
deite os ouvidos ao vento*» (p. 128);

¹ Nach POMBINHO JÚNIOR, *RL* 26, 82 ist im Alentejo *brochar* «jungir os bois (com a brocha)», und *brocha* ist «a correia que abraça o pescoço do boi, pela parte inferior da canga, prendendo nos canziz» (Caldas Aulete), ebenso für Tras-os-Montes: *brocha* «correias de coiro que prendem os bois aos canziz» (GOMES PEREIRA, *RL* 13, 107), anderwärts (Esposende) «correia que liga o pértigo ao manguel» (FIGUEIREDO, 11. Aufl.). Aber das Verbum fehlt sonderbarerweise in den Wörterbüchern.

«A cana verde no mar
laureia, laureia bem;
é como o rapaz solteiro
enquanto mulher não tem» (p. 163).

Laurear ist von Hause aus ein gelehrtes Wort und bedeutet 'coroar de loiro, galardear' und wird dann übertragen für 'enfeitar, festejar' gebraucht; in den angeführten Liedchen hat es aber die volkstümliche Bedeutung, die für das Wort *Bessa* in seiner *Gíria portuguesa*, p. 182, vermerkt: «andar na vadiagem, sempre na pândega; não querer saber de trabalho» (so z. B.: «O Manel, tomado de estranhos azeites, laureava ainda lá por cima, na freguesia»: Romeu Correia, *Calamento* (Romance), Lisboa [1950], p. 129); in demselben Sinne nach *Bessa*: *laurear o carinho* (fam.); in Coimbra und in der ganzen Beira sagt man gleichbedeutend allgemein *laurear o queijo*, wobei *queijo* wohl den Sinn «negócio rendoso» (*Bessa* 256) haben dürfte.

In diesen und anderen Fällen würde ein bißchen Kommentar keine überflüssige Belastung sein.

Grammatikalische Schwierigkeiten bieten die Texte nicht. Einige Erscheinungen gehören zu den Eigentümlichkeiten der volkstümlichen Sprache, ohne daß sie ausschließlich für den Ribatejo charakteristisch wären, wie etwa *mai-lo* für *mais o . . .*: «O amor *mai-lo* dinheiro / não pode andar encoberto» (*Almeirim*, p. 162). Nach Cláudio Basto, *A Linguagem de Fialho*, Porto 1940, p. 81, soll dieser Gebrauch besonders im Norden des Landes verbreitet sein, aber er ist jedenfalls nicht auf den Norden beschränkt, denn ich finde die Bildung auch in Texten aus anderen Teilen Portugals; Basto sagt an derselben Stelle auch, daß man im Alentejo dafür *ma-lo* sage («*Todo o santo dia andei ma-la rapariga a tirar estrume*»: *Fialho, Contos*, p. 277). *Mai-lo* usw. ist jedenfalls weitverbreitet, vgl. noch: «*Dito e feito, e a velha lá abalou para casa mais a cabaça*» (sie eilte nach Hause mit ihrem Kürbis) (Bernardino Barbosa, *Contos pop. de Évora, RL 17*, 86); «*Deixá-lo. A gente há-de-roubar ao Castro as laranjas todas. – Apontou para o Maquineta: – Tú, mai-lo Gailinhas, ficas de guarda à estrada e ó portão*» (Pereira Gomes, *Esteiros*, 3.^a ed., p. 159; Lisboa 1946); «*Foi pro Norte mai-lo* (im Texte nicht richtig aufgefaßt und irreführend *m' ai-ló* gedruckt!) *marido, um sujeito de quem eles falam, mas que nunca cá pôs os pés*» (Joaquim Paço d'Arcos, *Espelho de três faces*, Lisboa 1950, p. 149); «*Tocado pelo nordeste, o oceano continuava desfazendo as costas, roia os bassallos, esvasiava cavernas, modelando, mai-lo vento, os monolitos e os pinocos solitários*» (Augusto Casimiro, *Portugal Crioulo*, Lisboa 1940, p. 5). Man wundert sich, eine so volkstümliche Form in einem ob-

jektiven Buche wie dem zuletzt genannten zu finden; aber das zeigt eben, welcher Beliebtheit sich diese Ausdrucksweise erfreut.

Übrigens ist diese Art der Assimilation an die ursprüngliche Form des Artikels auch schon für die ältere Sprache bezeugt, vgl. *may lo meu mal, maila dona* aus dem *Cancioneiro Colucci-Brancuto* bei J. Cornu, *Gr. Grdr. I*, p. 1018, § 315 oder «*E comecey eu eyre de cuydar, / e começou a noyle de crecer, / may' la d'oie non quis assy fazer...*» aus dem *Cancioneiro Vatican.* (J.J.Nunes, *Crestomatia Arcáica*, 2.^a ed., p. 286.) Vgl. auch Jos. Huber, *Altportug. Elementarbuch*, § 207.

An und für sich handelt es sich um dieselbe Erscheinung, die wir im schriftsprachlichen *trá-lo* für *traz-o*; *ei-lo* für *eis-lo*; *dizem-no-lo* usw. haben (J. Dunn, *Grammar of the Portuguese language*, London 1930, p. 243) *tô-los* = *todos os*, wie man noch heute im Algarve sagt (Nunes, *RL* 7, 257), nur daß die portugiesischen Grammatiken (und auch Dunn) das für *mais* nicht zulassen, wohl auch deshalb, weil die Verwendung von *mais* im Sinne von «zusammen, mit» als vulgär gilt, obwohl sie im ganzen Lande ungemein häufig ist; vgl. außer den obigen Beispielen: «*Entre vecemessê, senhor dr., mais os seus amigos*» (treten Sie ein, Herr Doktor, und auch Ihre Freunde): Metzner Leone, *Para além do Tejo*, Lisboa 1946, p. 82 (im Munde einer einfachen Frau aus dem Alentejo); «*Pois foi lá que deixamos as tranças, eu mais a mãe*» (dort ließen wir die Zöpfe, ich und meine Mutter): Trindade Coelho, *Os Meus Amores*, p. 59; «*Eram, já se vê, os proclamos do António Valente mais da Luzia*» (das Heiratsaufgebot des A. V. und der Luzia): *ibid.*, p. 164; «*Eu não sou nada, dizia êle. Os outros e mais eu é que somos alguma coisa*» (die anderen mit mir zusammen): Alves Redol, *Fanga*, 2.^a ed., Lisboa 1942, p. 64, und in unseren Texten:

«*Adeus, o Mouchão da Póvoa,
mais as tuas oliveiras:
já cá vou p'ra minha terra,
mais as minhas companheiras*» (Vila Franca da Xira, p. 52)

(Lebe wohl, Mouchão von Póvoa, mit deinen Olivenbäumen: ich gehe jetzt in meinen Heimatort, zusammen mit meinen Gefährtinnen);

«*Cantem, raparigas, cantem,
cantem, rapazes mais elas;
que não haja que dizer
nem dos rapazes nem delas*» (Glória, p. 100)

«Singt, ihr Mädchen, singt; singt, ihr Burschen, mit ihnen (den Mädchen).»

«*Meu amor na despedida
nem uma fala me deu;
deitou os olhos ao chão,
ficou a chorar mais eu*» (Alhandra, p. 141)

(Er senkte die Augen zu Boden und weinte, und so auch ich);

«*Maria tu vens mais eu,
deixa o pai que te criou;
por muito que ele te dê,
não te dá o que eu te dou*» (Vila Franca da Xira, p. 155)

(Maria, du kommst mit mir'...)

Liedchen aus der Beira:

«*Chamaste-me farrapeira,
Farrapeira, farrapão;
Farrapeira é você,
Mais a sua geração*»
(Pedro Fernandes Thomás, *Canções populares da Beira*, 2.^a ed.,
Coimbra 1923, p. 19);

aus dem Minho:

«*O manco e mais o coxo,
e mais o corcovado,
foram todos de visita
à casa do esquadrihado*»

(Fernando de Castro Pires de Lima, *Cantares do Minho*, Barcelos 1937, p. 86, no. 884).

«*O demónio leve os ratos
Mais os dentes às formigas,
Que me roeram o saco
Onde eu trazia as cantigas*»

(der Teufel möge die Mäuse holen und dazu den Ameisen ihre Zähne nehmen...); *Mil Trovas*, no. 177, p. 60.

Spitzer, Aufsätze zur romanischen Syntax, p. 148 N und 248 N hat im Vorübergehen auf dieses port. *e mais, mais* in den portugiesischen Romanzen hingewiesen und Krüger, *RFE* 13, 74–76 hat darüber ausführlicher gehandelt; wie man sieht, ist dieser Gebrauch nicht auf die volkstümliche Dichtung beschränkt, wenn auch naturgemäß in ihr besonders häufig, sondern der Redeweise des Volkes im ganzen Lande gemeinsam¹.

¹ Es kommen sogar Verbindungen vor wie in folgender Strophé:

Es ist merkwürdig, daß eine so verbreitete Ausdrucksweise vor den Augen der portugiesischen Grammatiker noch keine Gnade gefunden hat und, soweit ich sehen kann, von ihnen nicht erwähnt wird.

Washington (USA)

M. L. Wagner

★

EMIL ÖHMANN, *Die mittelhochdeutsche Lehnprägung nach altfranzösischem Vorbild*, *Annales Academiae scient. fenn.*, Helsinki 1951, 128 Seiten.

Als Hugo Palander (später Suolahti) 1902 seine Untersuchung über den *Französischen Einfluß auf die deutsche Sprache im 12. Jahrhundert* veröffentlichte, leitete er damit eine Reihe von Arbeiten ein, in denen finnische Sprachforscher dem Einfluß des Französischen und auch des Italienischen auf die deutsche Sprache des Mittelalters systematisch nachgingen. Suolahti selber setzte seine Studien in dieser Richtung fort in der umfangreichen Darstellung *Der französische Einfluß auf die deutsche Sprache im 13. Jahrhundert*, die indessen erst 1929–1933 erschien (*Mémoires de la Société Néophilologique de Helsingfors VIII und X*). Ihm schloß sich an – auch in der angewendeten Methode – Arvid Rosenqvist, der 1932 in Bd. IX der *Mémoires* den *Französischen Einfluß auf die mhd. Sprache in der ersten Hälfte des XIV. Jahrhunderts* behandelte. Inzwischen war aber auch schon die Dissertation von Emil Öhmann, *Studien über die französischen Worte im Deutschen im 12. und 13. Jahrhundert* erschienen (1918), die sich eingehender mit der Heimat der ins Deutsche übernommenen französischen Wörter beschäf-

«Menina, se quer cantar
A mais eu, ao desafio,
Há – de lavar a garganta
Em quanta água leva o rio»

(Mil Trovas, no. 165, p. 57); hier ist der Sinn: «Mädchen, wenn du mit mir um die Wette singen willst...». Andererseits kann man beobachten, daß die Form *mail* für *mais*, die nur in der Verbindung mit dem bestimmten Artikel berechtigt wäre, volkstümlich auch auf Fälle übertragen wird, in der ein mit Vokal anlautendes Pronomen folgt, z. B.: «A vltima sou eu, sim, minha burra! Nã fosses tu mail' esta quadrilha (e indicou-lhe os quatro filhos), eu podia bem andar de estio, rir de toda a canalha!» (ROMEIRO CORREIA, *Calamento*, Romance, Lisboa (1950), p. 41; der Sprechende ist ein Fischer von der Costa de Caparica bei Lissabon.)

tigte, das Problem also noch mehr von der romanischen Seite her anfaßte als Suolahti. Wie sehr diese Fragen die finnischen Forscher in ihren Bann gezogen haben, zeigt sich auch etwa darin, daß in der Festschrift für Arthur Långfors (*Annales Academiae scient. fenn.* 1942), der Suolahti für den romanistischen Teil seiner Untersuchungen beraten hatte, drei Arbeiten, die zusammen die Hälfte des stattlichen Bandes von 600 Seiten füllen, dem romanischen Einfluß auf das Deutsche gewidmet sind. Es sind dies die umfängliche Studie von Arvid Rosenqvist (der im Vorbeigehen auch als Verfasser eines vorzüglichen Lehr- und Lesebuches der finnischen Sprache genannt werden mag, 2. Aufl. 1934) über *Wanderungen romanischer Fremdwörter im Deutschen*, ein Aufsatz von Pekka Katara über *Das französische Lehnwort in den mittelniederdeutschen Denkmälern des 13. Jahrhunderts* und endlich eine Skizze von Emil Öhmann, *Über den italienischen Einfluß auf die deutsche Sprache bis zum Ausgang des Mittelalters*. Eine ausführlichere Darstellung ließ Öhmann schon 1943 in den *Annales* erscheinen unter gleichem Titel (bis jetzt Teil I). Erwähnt sei noch, daß Öhmann auch in mehreren kleineren Arbeiten dem französischen und italienischen Einfluß nachgegangen ist und daß er auch Schüler zu Spezialuntersuchungen angeregt hat. Es ist also zu hoffen, daß die Tradition nicht so schnell abreißen werde.

Die Fragestellung in der zur Besprechung vorliegenden Schrift ist eine andere als in den oben genannten Arbeiten; sie befaßt sich mit der Lehnprägung, den «Calques», und damit einem bedeutsamen Kapitel der inneren Sprachgeschichte. Die Untersuchung erfordert in diesem Falle besondere methodische Umsicht und Vorsicht; gerade die Arbeit von Prof. Öhmann stellt recht viele Warnungstafeln auf. Nicht selten führt der Verfasser den Leser ein Stück Weges, um dann zu zeigen, daß es ein Irrweg ist. Die Komplexität und Problematik der zu beurteilenden Erscheinungen wird an einer Fülle von Fällen nachgewiesen. Schwierig ist oft schon die Frage, ob eine Lehnprägung nach lateinischem, französischem oder provenzalischem Vorbild erfolgt sei. Chronologische und sprachgeographische Beobachtungen erleichtern oft die Antwort, aber durchaus nicht immer.

Da bekanntlich die Niederlande die wichtigste Brücke gewesen sind, auf der französischer Kultur- und Spracheinfluß das deutsche Gebiet erreichten, wird zunächst, wenn auch ziemlich kurz, die mittelniederländische Lehnprägung behandelt (p. 20–37). Bei dieser Gelegenheit können einzelne grundsätzliche und terminologische Fragen behandelt werden; wir können hier davon wie auch von den besprochenen Einzelfällen nur einiges herausgreifen, das unseres Erachtens besonders lehrreich ist. So die Feststellung der

großen Bedeutung der bürgerlichen Schicht in den Niederlanden, was sich auch in der Sprache zeigt, so in der Aufnahme von Lehnprägungen auf mündlichem Wege, weniger durch die Literatur. Von diesen Prägungen sei z.B. erwähnt das seltsame *wederdanken* nach fr. *remercier*; besonders interessant sind p. 25 die Ausführungen, wie eine pikardische Lautveränderung zu einer recht wenig passenden Prägung im Mundartlichen führt. Unter den Zusammensetzungen nach französischem Vorbild erscheinen Verwandtschaftsbezeichnungen, wie z.B. *schoondochter*, nach dem Muster der französischen Bildungen mit *belle*-; es ist nun festgestellt worden, daß die französischen Bildungen älter sind, als man früher angenommen hatte, so daß sie wirklich als Vorbild gelten können. Zusammenfassend kann der Verf. p. 37 sagen, daß die mundartlichen Lehnprägungen aus sehr verschiedenen, keineswegs bloß den höfischen, Lebensgebieten stammen.

Die Darstellung der mittelhochdeutschen Lehnprägung beginnt mit der Lehnübersetzung, zuerst der als halbe Lehnübersetzung bezeichneten, bei der ein Teil noch direkt fremdsprachlich ist. Wichtiger sind die vollen Übersetzungen, von denen hier einige kurz erwähnt sein mögen – die niederländische Vermittlung, wenn überhaupt vorhanden, kann hier meist unberücksichtigt bleiben. Ein ausgezeichnetes Beispiel für die oft so komplizierten Verhältnisse ist mhd. *unêren*, das neben das ältere *entêren* tritt – letzteres selber unter Einwirkung von lat. *deshonorare* gebildet. Obgleich *unêrôn* schon ahd. belegt ist, hat sich das mhd. *unêren* doch unter französischem Einfluß weiterentwickelt, nämlich dem von afr. *honnir*, dessen niederländische Übernahme als (*h*)*onneeren* den Einfluß auf das lautlich so ähnliche deutsche Wort ermöglichte. Die meisten der behandelten Wörter gehören wie das obige der höfischen Sphäre an. Ob man ein Wort wie *Ritter* noch als eine, wenn auch «sehr freie», Lehnübersetzung von *chevalier* bezeichnen darf, kann vielleicht bezweifelt werden (p. 51). Wie weit die Selbstentäußerung des Deutschen gehen konnte, zeigt etwa der Gebrauch von *gnâde* im Sinne von 'Dank' nach fr. *merci* (p. 51 ss.). In einer zweiten Gruppe faßt Öhmann zusammen Lehnsyntax, Lehnwendung und Stilistisches. Es zeigt sich immerhin, daß der syntaktische Einfluß doch nicht groß war. Unter den Lehnwendungen erwähnen wir etwa *mîn her*, die ja auch von andern Sprachen übernommen wurde. Besonders wertvoll ist der Hinweis, daß der Einfluß der fremden Sprache sich in der stilistischen Verwendung, oft sogar nur in der Frequenz der Wörter zeigen kann (p. 92), was an Hand solcher Wörter wie *rîch* oder *wunder* gezeigt wird, die ja nicht an sich schon Lehnprägungen sind. In einer letzten Gruppe werden die Bedeutungsentlehnungen behandelt – die Abgrenzung

dieser Gruppe gegen die vorige ist wohl nicht immer sehr deutlich. So bekommt ein Wort wie *sicherheit* die Bedeutung des fr. *fiance* im ritterlich-höfischen Sinn (p. 99), *edel* wird seit Gottfried von Straßburg auch im geistigen Sinne gebraucht, *vinden* bezeichnet den dichterischen Vorgang wie fr. *trover*, aprovenz. *trobar*.

Man kann die Bedeutungsverhältnisse des Althochdeutschen nicht verstehen, wenn man nicht ständig die Beziehung zum Lateinischen im Auge hat; im Mittelhochdeutschen kommt der französische Einfluß noch dazu. Die reiche und anregende Arbeit von Prof. Öhmann hat daher vor allem dem Germanisten viel zu bieten. Aber auch der Romanist wird wissen müssen, welche Wirkungen vom Romanischen ausgingen, wenn er dessen kulturelle Bedeutung und dessen sprachlichen Vorrang richtig würdigen will. In Öhmann findet er einen Kenner, dem die Verhältnisse auf beiden Seiten der romanisch-germanischen Sprachgrenze gleichermaßen vertraut sind.

St. Gallen

E. Luginbühl

★

ARNOLD BANGERTER, *Die Grenze der verbalen Pluralendungen im Schweizerdeutschen*. Beiträge zur schweizerdeutschen Mundartforschung (hrsg. von Rudolf Hotzenköcherle), Bd. IV (1951). Huber (Frauenfeld).

Die Grenze des im Osten einförmigen (-et) für die 4. bis 6. Person 'mir, ir, si(e) trinket' und im Westen zwei- bis dreiförmigen Plurals (-e, -et, -e[n]) 'mer trinke', 'ir trinke', 'si trinkend' (im Oberwallis) gilt seit Jakob Bossharts¹ Untersuchung von 1888 als das Merkmal einer südnördlich verlaufenden Trennungszone der schweizerdeutschen Mundarten. Bangerter hat diese Zone im Felde abgeschritten und dabei nicht nur den Grenzverlauf dieser einen Erscheinung festgestellt, sondern auch die sprachgeographische Stellung der an sie anstoßenden Landschaften zu bestimmen versucht. Von besonderem Interesse ist die Sonderstellung bestimmter Gemeinden, so des Oberwallis (Goms, «Grafschaft»), des Urserentales, das im Gegensatz zum ernerischen Reußtal dem Westen zugehört. Relikte im Meiental (Uri) und besonders in der Landschaft Lungern (Nidwalden), die den Status Notkers, der mittelhochdeutschen Kanzleisprache und der Engelberger Benediktinerregel bewahren, zeigen noch eine Vorstufe des heute im Osten geltenden Einheitsplurals, in Randlage gedrängt und dort erhalten. Der Aargau erweist den Einbruch der bernischen Herrschaft in einer Ausbuchtung

¹ J. BOSSHART, *Die Flexionsendungen des schweizerischen Verbums*, Frauenfeld 1888.

der Bezirke Brugg, Kulm und Lenzburg, wo sich als Folge der Unsicherheit der dentallose Einheitsplural durchgesetzt hat, wie er, allerdings in anderm geographischem Zusammenhang, auch für Baselstadt gilt. Ein etwas einläßlicherer Blick auf die Verhältnisse im nordrheinischen Gebiet, an Hand des deutschen Sprachatlases und der Arbeit von Maurer (deren Ergebnisse allerdings noch vorläufige sind), wäre erwünscht gewesen.

Es ist B. hoch anzurechnen, daß er in methodisch richtiger Weise den Blick auch auf den Vokalismus der Endungen und die unregelmäßigen Verba gerichtet hat: er differenziert damit das Bild und entgeht der Gefahr der Überbewertung einer einzigen Sprachgrenze. In einer Reihe guter Karten und Skizzen wird ein Bild der Verbalformengeographie im Bereiche dieser Grenzlinie entworfen, das sich mit den Untersuchungen von Hotzenköcherle in der Festschrift Jud¹ berührt, soweit es sich bei B. um das Wallis handelt.

B. dringt auch in der historischen Beleuchtung seiner Befunde sehr weit vor, und es läßt sich rechtfertigen, wenn dabei die Geschichte der Verkehrswege im Vordergrund steht. Das Fehlen mittelhochdeutscher Urkunden erschwert in den Alpen jede Untersuchung; für die Gebiete des Mittellandes läßt sich hier noch manche Lücke zwischen modernem und althochdeutschem Befund schließen, wenn die spätmittelalterlichen Quellen einmal sprachlich aufgearbeitet sind. Die auf Abb. 13 weit nach Norden ausholende Linie der Imperative der Verben *vāhen*, *slāhen* (*vach*, *slach*) und des analogisch gebildeten *lach* (zu *lāzen*) erreicht heute im Osten die Reuß nicht mehr, muß aber im Mittelalter noch große Teile der Ostschweiz mit umfaßt haben. Der Zürcher Schreiber der Minnesingerhandschrift C (um 1330) gebraucht bei den Zürchern Hadlaub und Täschler den Imperativ *lach*: das sind Mundartformen (nicht Schreibfehler), die als solche natürlich nicht im Reim zu erwarten sind. Auch der Wittenwiler in seinem «Ring» kennt die Form (V. 3850).

Wir sind allerdings heute noch nicht so weit, Bangerter's Karten kultur- und siedlungsgeschichtlich eindeutig zu interpretieren. Dies wird nur in Zusammenarbeit mehrerer Disziplinen gelingen, besonders auch durch eine vergleichende Betrachtung von Orts- und Flurnamen: in der Alpenlandschaft mit der mageren schriftlichen Überlieferung muß dieser Mangel durch ein größeres Aufgebot anderer Fakten aus den verschiedensten Gebieten der Kulturforschung wettgemacht werden, natürlich auch der Volkskunde. Dies nicht im Sinne einer Aussetzung an B., der allein in der Bewältigung seines Sprachmaterials schon Beachtliches geleistet hat. Man gewinnt den Eindruck, daß die östlich die Reuß, westlich die Aare

¹ *Sache, Ort und Wort*, RH 20, 443, p. 494 ss.

aufwärts sich arbeitenden Siedlungsstränge dialektal in mancher Hinsicht bereits gespalten waren und daß die Trennungslinie am Brünig und an der Wolhusener Pforte im Entlebuch besonders eindeutig der Zeit standgehalten hat.

Mit diesem Befund kontrastieren aber über diese Grenze hinwegflutende Gemeinsamkeiten des westlichen und östlichen Alpen-deutschen, wo sich nun fragt, wieviel davon erst durch Verkehrsgemeinschaft und Völkerwanderung nach erfolgter Einrichtung in den Alpen sekundär entstanden ist. B. zeigt z. B. in Abbildung 10, wie die Auslautfortisierung von urd. *d* in den Verbalendungen im Oberwallis und in ganz Uri¹ gegen die mittelländische Fortis durch eine Zone der Lenis abgeriegelt ist, so daß man sich fragen kann, ob in dieser Lenis nicht überhaupt ein urdeutscher Zustand erhalten sei, der in der Südzone als interne Erscheinung durch Fortisierung verändert wurde. Allerdings, so ganz ohne Zusammenhang steht das südliche Fortisgebiet nicht da, es grenzt vielmehr über den See verkehrsmäßig direkt an Luzern. In der Sprachgeographie der Innerschweiz muß meines Erachtens der umfängliche Nord-Südverkehr auf dem Seeweg beachtet werden. Im übrigen ist es nicht zufällig, wenn im Formensystem sich so leicht Neuerungen ergeben, weil der Verkehr ja nur da Erfolg hat, wo eine Angleichungs- und Ausgleichstendenz im Gefüge der Sprache selbst schon schlummert. B. zeigt an Karten, wie umgekehrt lautliche Erscheinungen (die Palatalisierung z. B., die innerschweizerische und Walliser Dialekte so eng vergesellschaftet hat) dem Gotthardverkehr ohne Einbuße standhalten. Auch das Aargauer Trümmerfeld zeigt die Anfälligkeit der Flexionsendungen.

Die reife Arbeit Bangerters, die noch auf Anregung Heinrich Baumgartners entstanden ist, wirft in kluger Weise viele Probleme auf, ohne sie vorschnell lösen zu wollen. Erst der Sprachatlas der deutschen Schweiz kann einmal ein Material bieten, das allen Seiten der Sprache gerecht wird. Die Laute und die durch gemeinsame Sachkultur geschützten Wörter werden dann vielleicht ein grundlegendes Gerippe ergeben, noch bevor das morphologische Material in Angriff genommen wird. Um so wichtiger ist dieser Vorstoß in nicht immer leicht zu bewältigende Sachverhalte. B.'s Darstellung verlangt vom Leser einige Beweglichkeit, und doch ziehen wir diese am Material abgelesene Art der Darbietung einer erzwungenen Systematik vor. Die Untersuchung belegt aufs beste die weitgespannte, in die Zukunft gerichtete und jeder Schematik abholde Zielsetzung der «Beiträge zur schweizerdeutschen Mundartforschung».

Zürich

B. Boesch

¹ Cf. zuletzt W. CLAUSS, *Die Mundart von Uri*, § 89.